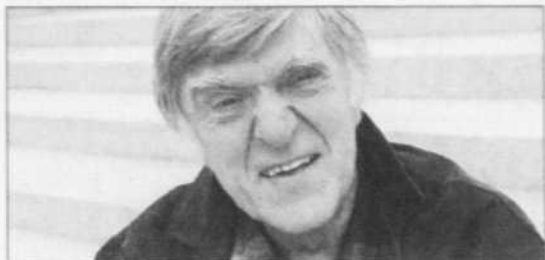


LITTÉRATURE

Alain Stanké et son Jules
Page F 2

LITTÉRATURE

Gabriel García Márquez
Page F 5

LE DEVOIR

LECTURES D'ÉTÉ



ROMAN

Le Fou d'Omar
d'Abla Farhoud

F 3

ROMAN

*Le vieux fantôme
qui dansait sous la lune*
de Sophie Frisson

F 3

POLAR

Une question d'honneur
de Donna Leon

F 4

ROMAN

Une vue du pont,
selon Louis Hamelin

F 4

ESSAI

Les choix
de Louis Cornellier

F 7

ESSAI

Quand Bob Dylan prend
la plume

F 8



COLLAGE CHRISTIAN TIFFET

Tandis que la Grande

Bibliothèque ne dérogeit

pas et que Montréal célèbre,

sous l'égide de l'UNESCO,

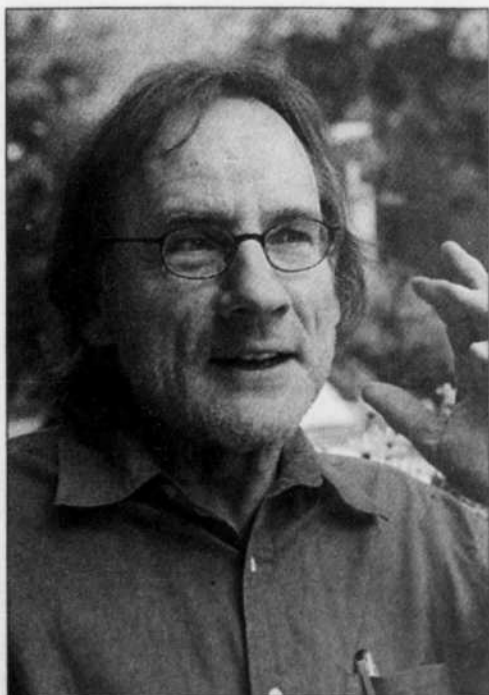
les plaisirs du livre, la venue

de la belle saison nous rap-

pelle que la lumière vient

aussi de l'univers des mots.

ENTRETIEN

Yvon Rivard
et le temps retrouvé de l'enfance

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Avec *Le Siècle de Jeanne*, l'écrivain met le point final à une trilogie amorcée il y a vingt ans.

CHRISTIAN DESMEULES

Quelques heures en compagnie d'Yvon Rivard, c'est participer à un feu d'artifice tranquille de souvenirs, de livres et de films, de questions et d'apartés. De fils qu'on lance, qu'on rattrape et qu'on démêle. L'homme a le regard aigu, l'esprit insatiable et le verbe généreux.

Lorsqu'il avait six ou sept ans, raconte-t-il en entrevue, son père (entrepreneur forestier dans la Haute-Mauricie) le déposait parfois tôt le matin au bord d'un lac. Loin du bruit des moteurs et des scies mécaniques, il pouvait ainsi passer la journée à pêcher ou à rêver, parfaitement seul et heureux sur une grande roche, dans le « temps suspendu » de l'enfance, en attendant que son père passe l'y reprendre après son travail. C'était le temps d'avant. Avant la conscience du temps qui passe et de la défaite inévitable qui guette l'homme.

Professeur de lettres et de création littéraire à l'université McGill depuis 1973, conseiller en scénarisation pour le cinéma, essayiste et romancier reconnu, avec *Le Siècle de Jeanne*, Yvon Rivard fait revivre une dernière fois le personnage d'Alexandre,

écrivain apparu dans *Les Silences du corbeau* (Boréal, 1986, prix du Gouverneur général) et repris dans *Le Milieu du jour* (Boréal, 1995, Grand Prix du livre de Montréal l'année suivante).

Le roman vient ainsi clore (quoique sans la résoudre totalement) une suite romanesque vouée à l'apprentissage de l'amour, de l'écriture et de la liberté. Mais aussi à une ambitieuse exploration du temps, inspirée de celle de Virginia Woolf — qui étend son ombre partout dans ce roman magnifique d'authenticité et de réflexion essentielle.

Alexandre le bienheureux

Pris depuis de longues années entre deux femmes (Françoise et Clara), enlisé dans des questionnements de vie et d'écriture, le narrateur et alter ego d'Yvon Rivard semble cette fois plus près que jamais du bonheur. Au début du *Siècle de Jeanne*, à cinquante ans, Alexandre se retrouve seul pour un long séjour à Paris. Dans cet « ancien monde », les journées s'écoulaient entre l'écriture de cartes postales pour sa petite-fille adorée (Jeanne) et l'attente de Clara — qui doit venir l'y rejoindre.

« Que faire? Où aller? Il me semble que j'ai passé ma vie à me poser ces questions et à chercher la réponse en moi-même, comme si j'étais porteur d'une vérité avec laquelle ma vie devrait s'accorder. » D'où la crainte constante de se tromper, ajoute le narrateur d'Yvon Rivard. De lieu, de femme, de livre.

Toujours aussi irrésolu mais plus apaisé qu'auparavant, Alexandre ne pourra pas toutefois s'épargner quelques malheurs (l'existence chaotique de sa fille Alice, la tentative de suicide de Clara, la perte de son chat) qui viendront éprouver la solidité de ce nouvel équilibre. « *L'erreur c'est de se croire l'auteur de sa propre vie alors que c'est la vie qui nous invente*, se dit Alexandre à la fin du roman, *c'est elle qu'on reconnaît lorsqu'on se regarde dans un miroir et qu'on ne se reconnaît plus, lorsqu'on devient pour soi-même un étranger, un ami qu'on croise en chemin, un caillou qui heurte notre pied, un chat qui nous fixe, un nuage qui nous absout, n'importe quoi qui nous tire de nous-mêmes et nous libère de la tentation d'être quelqu'un.* »

L'art d'être grand-père

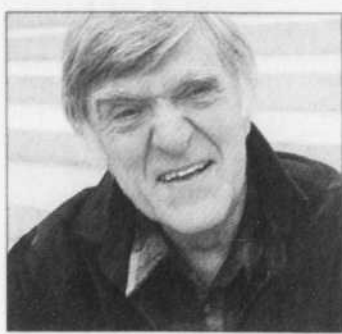
Mais l'amour, pour son héros, arrivera sous la forme d'un recommencement, d'une manière inattendue et inédite: l'amour d'un grand-père pour sa petite-fille. Car l'enfant, pour le grand-parent, n'est-il pas comme une vérité révélée, parfaitement extérieure, une sorte de merveilleuse et apaisante réponse à une question jamais posée? Avec cependant ses espoirs et ses limites: « *On peut tout partager avec un enfant, sauf la conscience même du bonheur qu'il vous donne.* »

VOIR PAGE F 2 : RIVARD

LECTURES D'ÉTÉ

Tout ça, c'est la faute à Jules!

ALAIN STANKÉ
Ambassadeur de Montréal,
capitale mondiale du livre
durant le mois de juin



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Alain Stanké

De la Terre à la Lune...
en passant par le Québec!

Voilà sans doute pourquoi, lorsque les Éditions Stanké ont créé la collection «Québec 10/10», en 1976, c'est avec un ouvrage de Jules que j'ai tenu à inaugurer la collection au format de poche. *Famille sans nom* était sans contredit le titre tout désigné pour marquer l'avènement. L'intrigue du livre se passe au Québec, sur le bord du Richelieu, et la description que l'auteur y fait de la région, des Patriotes et des Canadiens français en général est tellement détaillée qu'il est difficile d'imaginer que l'auteur ne soit jamais venu chez nous.

Connaissant mon attachement particulier à l'auteur, Gabrielle Roy (dont *Bonheur d'occasion* a été le deuxième ouvrage à paraître dans cette collection) avait l'impression que mon Jules allait nous porter bonheur et que ce bonheur-là n'en serait pas un d'occasion! Le second ouvrage de JV à enrichir la collection fut, on s'en douterait, *Au pays des fourrures*. Les descriptions que l'auteur présentait du pays étaient à tel point conformes à la réalité qu'il était difficile de penser que cet homme n'a jamais mis les pieds au Canada.

Après une recherche faite auprès de certaines personnes (qui prétendaient être des «spécialistes»), j'ai appris que c'est le fils de L.-J. Papineau, en personne, qui aurait été le guide de Jules lors de son (hypothétique) voyage au Canada. Faisant entièrement confiance à mes informateurs, je confesse avoir écrit un long article

sur le sujet dans *La Presse*. Un article écrit de bonne foi qui perpétuait une légende erronée, car, quelques mois plus tard, j'eus la confirmation officielle que Jules n'était jamais venu chez nous!

Le père de la science-fiction n'était pas un homme qui voyagerait, mais un homme qui avait d'excellents... documentalistes.

Cette fois, l'information était incontestable. Elle me venait du siège social de la Société Jules Verne, à Paris, où je m'étais rendu spécialement afin d'apprendre tout sur mon ami Jules. Fondée dans le but de réhabiliter l'œuvre de Jules Verne (parce que beaucoup d'intellectuels ne le considéraient toujours pas comme un véritable écrivain!), la SJV est dirigée par son président-fondateur, le D^r Olivier Dumas, un érudit, passionné par son idole, dont il connaît l'œuvre et la vie mieux que personne. C'était prévisible, je me suis aussitôt lié d'amitié avec le D^r Dumas. C'est aux Éditions Stanké que cet infatigable chercheur a confié la publication de *Voyage à travers Jules Verne*, la biographie la plus exhaustive jamais publiée sur Jules Verne à qui, cet homme prodigieux, a consacré la majeure partie de sa vie. Et, comme le hasard fait souvent bien les choses, lorsque la SJV a découvert les manuscrits originaux de Jules Verne, et appris avec stupéfaction que certains n'avaient encore jamais été publiés tandis que d'autres, édités après sa mort, avaient été copieusement remaniés par le fils de l'écrivain, c'est encore aux Éditions Stanké qu'elle confia le soin de les éditer en exclusivité mondiale et de les faire connaître à travers le monde.

Cela peut sans doute paraître paradoxal que les droits de traduction des textes d'origine de Jules Verne (même en Chine) soient contrôlés aujourd'hui par une maison québécoise. Mais, ce qui est le plus saugrenu (et le plus réconfortant) pour moi, c'est de voir que même en France, pays natal de Jules, ces œuvres portent le sceau des «cousins des Français»...

Mes premiers petits copains d'école d'antan, qui les achètent aujourd'hui à Paris et qui les lisent sûrement avec délectation, ne se doutent même pas qu'ils sont à l'origine de cette belle aventure et que, dans le fond, je leur en suis très reconnaissant. En fin de compte, n'est-ce pas un peu grâce à eux que j'ai découvert mon ami Jules?

Collaborateur spécial
du Devoir

Lorsque les responsables de Montréal, capitale mondiale du livre m'ont demandé de citer l'ouvrage qui a le plus marqué ma vie, je n'ai pas hésité un seul instant. Bien plus que le titre du précieux volume, c'est à son auteur que j'ai pensé en premier. A Jules l'inoubliable, Jules l'imitable. Jules qui a transformé ma vie. Cet homme est devenu si proche de moi, si intime, que je ne l'ai jamais désigné autrement que par son prénom. Je laisse aux autres le soin de l'appeler Jules Verne.

J'ai fait la connaissance de Jules il y a plus d'un demi-siècle, dans des circonstances particulières. C'était au lendemain de la dernière guerre mondiale. Je n'avais alors que onze ans. Je venais tout juste d'être libéré d'un camp de concentration allemand. Plutôt que de retourner vivre dans mon pays natal, la Lituanie, j'ai fini par atterrir en France et fus aussitôt envoyé à l'école où, ne connaissant pas la langue française, qui allait devenir ma cinquième langue, je n'ai pas tardé à être affublé du titre infamant de dernier de classe. Et comme les échecs vont de pair avec les moqueries et les quolibets (particulièrement en France), j'ai été immanquablement l'objet d'abondantes et cinglantes railleries de mes vertueux petits camarades. Le vocabulaire des pointes, des quolibets et des affronts fut donc celui qui m'initia en premier à la belle langue française. Abondamment insulté, je me suis senti diminué, rejeté. Fraîchement rescapé des camps de concentration, où j'avais été suffisamment maltraité par des gens armés, je me suis dit que je n'allais tout de même pas me laisser piétiner par des lascars de mon âge. Et la seule riposte qui me vint en tête alors fut celle de les battre sur leur propre terrain, c'est-à-dire celui de la connaissance de leur langue maternelle. J'ai donc pris la décision, assurément la plus importante (sinon la plus prétentieuse) de toute ma vie. Celle de me plonger intensément dans l'étude du français avec la ferme intention de devenir meilleur qu'eux (quand on est jeune, on ne doute de rien), afin de pouvoir leur rendre un jour la monnaie de leur pièce. Je ne sais plus très bien comment je l'ai fait, mais ce dont

je me souviens, c'est que j'y suis parvenu. La récompense de mes efforts est venue à l'École St-Pierre de Montrouge, à la fin de ma deuxième année scolaire.

A la distribution des prix de fin d'année, alors que toutes les récompenses avaient été attribuées aux plus méritants de l'école, au moment où, résigné, je m'apprêtais à rentrer chez moi avec mes parents, cachant tant bien que mal leur déception de constater que leur fils n'avait pas même eu droit à un infime bulletin d'honneur, j'eus la surprise d'entendre appeler mon nom.

Le directeur de l'école m'invitait à monter sur l'estrade. J'y suis allé presque à reculons tant je craignais d'être grondé publiquement pour ma piètre performance. Quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre que l'on m'attribuait le deuxième prix de français, non pas de ma classe, mais de toute l'école!

De cancre que j'étais, je passais au grade d'exemple. En guise de récompense, on me remit pour l'occasion un grand livre rouge cartonné, doré sur tranches. C'était un livre de Jules Verne intitulé *De la terre à la lune*. Pour peu, dans ma naïveté, j'aurais cru que Jules l'avait écrit pour moi.

De la terre à la lune fut donc le premier livre de ma vie que j'ai lu (et relu bien des fois!) en français. Pour tout dire, avant que la guerre n'éclate, je n'avais lu qu'un seul petit livre de contes en lituanien. Par la suite, durant le temps qu'ont duré les hostilités, je n'ai lu que de brefs passages de mon petit livre... de messe (!) (souvenir de ma première communion), que j'avais réussi à emporter clandestinement, comme porte-bonheur, au camp de concentration. On comprendra pourquoi Jules restera pour moi mon auteur favori. Je connais son œuvre par cœur et je l'aime.

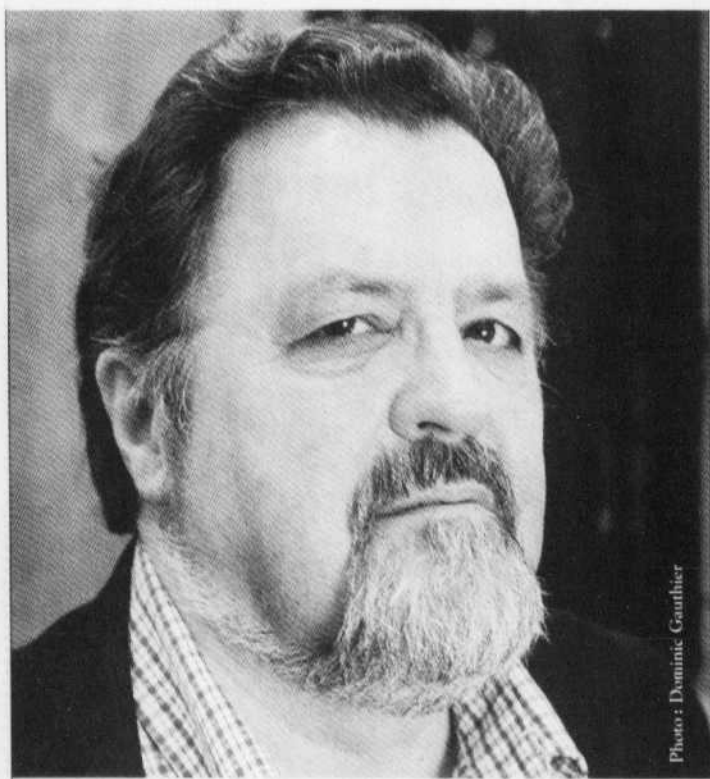


Photo: Dominik Gauthier

Félicitations à
Bruno Roy
finaliste au
**Prix France-Québec
Philippe-Rossillon 2005**
pour son roman,
L'engagé



Micheline Lachance

Par l'auteur du best-seller
Le Roman de Julie Papineau

Photo: Marjorie Raymond

Micheline Lachance
Lady Cartier

« Quand on arrive à la fin du livre, on voudrait qu'il reste encore 500 pages à lire tellement on s'est attaché à ces gens dont on a partagé la vie de tous les jours. [...] maintenant que j'ai lu *Lady Cartier*, je ne regarderai plus jamais l'un des monuments de Sir George-Étienne Cartier de la même façon. »

Lise Payette,
Le Journal de Montréal

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

RIVARD
«La chose la plus personnelle,
quand elle est racontée à
l'intérieur de ce cadre imaginaire,
appartient du coup à tous»

SUITE DE LA PAGE F 1

Pour retrouver la capacité d'oubli et d'émerveillement qui caractérise l'enfance, il faut d'abord accepter l'inévitable défaite qui nous guette tous. Savoir vivre et écrire, par exemple, à partir du seuil anticipé de la mort. En ce sens, la trilogie ressemble à une lente et difficile remontée vers le temps perdu de l'enfance: le refus de la vie et le départ en Inde (dans *Les Silences du corbeau*), l'enlèvement du «milieu du jour» puis la remontée vers l'aube claire d'une enfance retrouvée. Un roman lumineux et rempli d'espoir, croit Yvon Rivard, malgré les épreuves qui s'abattent sur son personnage. Une véritable réconciliation d'Alexandre avec lui-même, inspirée par l'existence de la petite Jeanne, qui lui offre une nouvelle chance d'aimer et lui montre la voie du bonheur. Un bonheur qui loge dans la capacité à saisir l'instant, d'arrêter le temps qui passe.

«Avec *Le Siècle de Jeanne*, explique-t-il, je voulais montrer quel qu'un qui vit un instant de bonheur parfait, un moment idyllique. Un instant de bonheur parfait suivi d'une série de catastrophes. Parce que si la sérénité ou la joie ou la plénitude, appelons ça comme on veut, ne survit pas à la catastrophe, c'est que c'était une illusion...»

Autofiction, imaginaire et réalité, vrai ou faux? Comment atteindre à une certaine vérité? Yvon Rivard convoque tout de suite Marguerite Yourcenar: «Le roman raconte ce qu'un homme a été, ce qu'il a voulu être et ce qu'il a cru être.» Tout cela, en somme, et rien d'autre. «Et ce

que je raconte dans ce roman, poursuit-il, n'a au fond rien de très personnel... Tout le monde, par exemple, pourra se reconnaître dans la relation d'Alexandre avec sa petite-fille. Parce que la chose la plus personnelle, quand elle est racontée à l'intérieur de ce cadre imaginaire, appartient du coup à tous. La vérité la plus grande est toujours impersonnelle... Et on l'atteint en acceptant d'être au plus près de soi.»

L'écrivain ajoute que ce qui fait la spécificité du roman, peut-être plus que de témoigner de la «détresse et de l'enchantement», ou bien de montrer la «grandeur de la défaite humaine» (Danilo Kis), c'est de prendre la vie et d'en faire une histoire. Une histoire qui s'inscrit dans une autre, plus grande encore, avec un début, un milieu et une fin, et qui rend la vie acceptable en lui donnant un sens.

En congé sabbatique pour quelques mois encore, l'été qui vient sera pour lui traversé de temps suspendu et d'écriture, de thèses à superviser et de «compost fumant». Rencontrer et lire Yvon Rivard, c'est ainsi prendre la mesure de la transparence possible entre une vie et une œuvre, entre la pensée et le geste. Plus que jamais résolu, rappelle-t-il en évoquant le titre d'un essai de Denis de Rougemont, à «penser avec les mains». Comme le ferait un enfant seul assis au bord d'un lac.

Collaborateur du Devoir

LE SIÈCLE DE JEANNE
Yvon Rivard
Boréal
Montréal, 2005, 408 pages

ÉCHOS

Hommage à
Patrick Straram

Une discussion libre sur l'œuvre de ce pilier de la contre-culture au Québec que fut Patrick Straram (1934-1988) aura lieu ce samedi 11 juin, à 16h, à la Brasserie Le Patriote (3363, rue Ontario Est, à Montréal). Seront présents, entre autres, Guy Sioui Durand, Paul Grégoire, Richard Martel, Angéline Neveu, Pierre Rannou, Yves Robillard et Marc Vachon. - *Le Devoir*

été décerné à l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot pour son roman *Bicentenaire* (Actes Sud/Leméac), qui évoque l'anniversaire de l'indépendance d'Haïti. - *Le Devoir*

Prix Clément-Marchand

La Société des écrivains de la Mauricie a décerné à la Trifluvienne Josiane Cossette le prix Clément-Marchand pour sa suite poétique intitulée *Entre deux lieux, l'oubli*. Ce prix est remis au gagnant ou à la gagnante du concours organisé annuellement par la SEM. Le prix est accompagné d'une bourse de 1000 \$.- *Le Devoir*

Prix Louis-Guilloux

Le prix Louis-Guilloux, doté de 13 500 euros (20 500 SCAN), a

Les Éditions du remue-ménage félicitent
Denyse Baillargeon
récipiendiaire du Prix Clio-Québec 2005
remis par la Société historique du Canada pour son ouvrage
Un Québec en mal d'enfants
La médicalisation de la maternité, 1910-1970

Photo: Denyse Baillargeon

UN QUÉBEC EN MAL D'ENFANTS
LA MÉDICALISATION DE LA MATERNITÉ, 1910-1970

les éditions du remue-ménage

JEAN-YVES CARPANÈSE

L'antichambre

Frustrés par leurs tentatives infructueuses d'avoir un enfant, Jean et Caroline émigrent au Québec dans l'espoir de donner un nouveau souffle à leur vie... Mais verront-ils leur rêve se réaliser?

Un roman bouleversant!

ÉDITIONS ANNE SIGIER
www.annesigier.qc.ca - En vente chez votre libraire

Photo: Jean-Yves Carpanèse

Natif de Lyon, Jean-Yves Carpanèse est directeur d'une école franco-américaine en Oregon.

LECTURES D'ÉTÉ

Déflagration



Suzanne Giguère

Dramaturge lue et jouée au Québec et à l'étranger, Abla Farhoud signe, avec *Le Fou d'Omar*, sa troisième œuvre de fiction. Roman de tous les exils, géographique et intérieur, *Le Fou d'Omar* pose en creux la question de la dépossession. À l'origine de l'histoire qui nous est racontée, un mot, *déflagration*, tracé en lettres majuscules.

Une famille libanaise émigrée au Québec voit son destin basculer lorsque Radwan, le fils cadet, glisse dans la folie et son univers apocalyptique. Dans un roman à relais dont la narration est assurée par quatre voix d'homme, Abla Farhoud montre comment cette maladie déteint, s'insinue et s'incruste en chacun des membres de la famille Lkhouloud et finit par l'aliéner.

La folie est omniprésente dans la littérature, et ce, depuis toujours, car elle fascine, intrigue, inquiète. La romancière québécoise mise sur l'aspect sensible de la mise à nu de la vulnérabilité de ses personnages. Son récit en devient, par là même, à la fois plus humain et profondément tragique.

Coupable d'aimer

«My father and I we were living in a blender. Un broyeur de vie. Il a broyé ma vie, j'ai broyé la sienne.» Lorsque le roman commence, Radwan, effrayé et désemparé, tourne autour de son père qui vient de mourir. Il vit seul avec lui depuis des années. Il connaît le rituel funéraire chez les musulmans: vider la chambre, «tout enlever ce qui rappelle la vie», les ablutions, la prière, «la Shahâda», mais il est incapable de faire un seul geste. Il prend la parole et raconte comment, à l'âge de dix-huit ans, la disparition de sa sœur «jumelle de cœur et d'âme» a fait voler sa vie en éclats.

«Vivre. La vie. Life. To live. El hayat. La vita è bella. Je répète ce

mot dans toutes les langues que je connais. Et ça ne sonne aucune cloche.» Depuis la catastrophe, le garçon brillant, à la sensibilité exacerbée, compte sur ses doigts les éclaircies dans sa vie. *«Comment se construire une vie avec dix éclaircies? Je suis mort si souvent.»* Tantôt exalté, délirant, révolté et provocateur, tantôt défait et bégue, imprévisible, changeant, Radwan passe de l'euphorie intense à l'effondrement psychique. Cela dure depuis vingt ans. *«Comment continuer à vivre avec l'idée que je ne serai jamais un grand homme. Ni même un homme [...] Ma vie est si décousue. Le fil de ma vie a été coupé si souvent que...»*

La souffrance arrache les humains de leur chemin. Après la voix bouleversante de Radwan, celle d'Omar, le père, nous aide à toucher du doigt l'âme enténébrée du fils fou. *«Mon cœur a été un territoire occupé. Occupé par Radwan. Et par lui seul.»* Après la mort de sa femme, Omar a porté seul sa peine. Sa volonté démesurée, son espoir sans faille, son amour immense n'ont pas suffi. Il a échoué dans son combat d'homme.

Durant toutes ces années, il a vécu, comme il dit, mille ans d'espoirs anéantis. Son amour exclusif pour son fils l'a détourné de ses autres enfants. Il a oublié que les regards, les gestes, les mots affectueux et tendres étaient à renouveler sans cesse.

En émigrant avec sa famille au Québec, Omar avait réussi à fuir l'horreur de la guerre au Liban. La folie de son fils l'a asservi: *«Comment aurais-je pu m'enfuir de la maladie de mon fils?»* Dans un aveu déchirant, Omar admet avoir étouffé d'amour son fils, mais il ne se résout pas à croire qu'il l'a trop aimé: *«Peut-être l'ai-je mal aimé? [...] Comment puis-je me sentir coupable d'aimer?»*

Rien n'est plus déroutant que la folie, «elle nous renverse dos au plancher, pieds et poings liés, cœur en bouillie». Dans un rare moment de lucidité, Radwan cherche avec son père le sens de la vie. Il lui demande: *«Qui suis-je papa, qui suis-je?»* Ce jour-là, Omar mesure les abîmes épouvantables et l'exil intérieur de son fils. *«J'ai pleuré»*. Il sait que la folie éloigne Radwan à jamais de son identité.

À quoi cela a-t-il servi que son

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Abla Farhoud

fil soit fou? À quoi a servi sa souffrance, la sienne, celle de toute sa famille? Omar voit, dans le sens profond de son malheur, une injustice divine: *«Penser et savoir qu'elle (la folie) a été vécue pour rien est pire encore [...] Même mort, j'en veux à Dieu de m'avoir broyé de la sorte.»*

Liberté de langage

Comme toute la famille Lkhouloud, Rawi, un des frères de Radwan, s'est heurté à l'indicible de la folie. Il raconte la douleur indescriptible devant son frère devenu une épave à sa sortie de l'hôpital psychiatrique: *«Mourir... je... veux... mourir...» les seuls mots que j'arrivais à distinguer dans son murmure.* Cette image de détresse infinie, Rawi a tenté de la chasser en se construisant une nouvelle identité.

Devenu Pierre Luc Durancœur, un écrivain reconnu, il n'a jamais pu se détacher de la souffrance de son frère. *«J'ai gagné sur tous les plans. Sauf ce navet que je suis incapable de démentir.»* Vingt ans après, il étouffe dans sa double identité et rêve de délivrance.

Un dernier point de vue nous est donné par le voisin de la famille, Lucien Laflamme, un artisan joaillier. À son grand regret, il n'a réussi à établir aucun lien avec ses voisins en raison de leur isole-

ment. Le jour où il a aperçu le fils halluciné tout détruire dans le jardin, il en a déduit qu'il voyait «à l'œuvre devant ses yeux la déraison». Depuis, il éprouve de l'attachement et de la tendresse pour lui. Homme à l'esprit ouvert, il recherche les ressemblances plus que les différences, convaincu que «des fils invisibles» relient les êtres humains, toutes origines et cultures confondues.

Tout en faisant pivoter son récit autour de la vision pathétique de la folie, la romancière emprunte des chemins de traverse dans lesquels elle nous confie son amour pour l'écriture, la littérature et les auteurs lus, nous fait part de ses réflexions sur l'exil et l'adaptation à une société nouvelle, l'identité, mouvante, dynamique, provisoire, et la souveraineté du Québec. Sa conscience aiguë des injustices et des inégalités se répercute dans des propos tranchants, notamment sur le conflit israélo-palestinien (*«Le peuple élu a-t-il été élu pour répondre par obus à des corps remplis de désespoir, par char d'assaut à des pierres lancées par des enfants?»*) et les conséquences désastreuses du 11 septembre 2001 pour les Arabes et les musulmans en Amérique.

Le Fou d'Omar manque de profondeur de style. Cependant, la grande liberté de langage que se donne la romancière attire l'attention. Sa prose est mâtinée de mots anglais, arabes, italiens et d'expressions québécoises et joulantes. Chaque narrateur garde le rythme, le ton. Ainsi, la parole hachurée de Radwan nous amène au bord de l'incohérence quand s'effacent les repères de la logique et de la rationalité.

Abla Farhoud arrive avec beaucoup de finesse et de sensibilité à saisir de l'intérieur les affres de la maladie mentale. Elle possède un talent d'analyste indéfinissable. Malgré ses imperfections, *Le Fou d'Omar* s'impose comme une œuvre intense et émouvante. Et inoubliable.

Collaboratrice du Devoir

LE FOU D'OMAR

Abla Farhoud
VLB Éditeur
Montréal, 2005, 192 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le roman des autres

MICHEL LAPIERRE

Sophie Frisson a décidé d'écrire un chef-d'œuvre et de devenir célèbre. Elle a gagné 10 000 \$US pour enlever sa petite culotte sans frissonner en donnant le frisson à d'autres. *«Quand je montrais mon diplôme, explique-t-elle, on m'en voyait au diable. J'ai montré mon cul et on m'a envoyée au Mexique.»* La jeune femme de vingt et un ans a posé nue pour écrire, près d'une plage mexicaine, un roman qui n'est rien de moins que le journal intime de la romancière dont rêve le monde entier.

Le vieux fantôme qui dansait sous la lune, traité désinvolte de l'impuissance d'écrire, est un roman plus sérieux qu'il en a l'air. Le «vieux fantôme», c'est un Mathusalem assis dans un fauteuil roulant qu'une bonne sœur, tout de noir vêtue, pousse sur la plage. Arrivé dans l'eau, le «dinosaur» se lève et on a l'impression, en lisant le livre, qu'il traverse l'océan d'un trait à la vitesse d'un nageur olympique. Le fantôme pourrait être de cent origines ethniques en même temps et appartenir à cent religions. On croirait bien qu'il parle cent langues. Le fantôme est écrivain. Il a publié 333 livres, mais il reste inconnu. *«Il est certainement canadien»*, conclut avec justesse Sophie Frisson. Il s'appelle Oscar Dupont.

La romancière, qui se met elle-même en scène dans le journal romanesque, finit par voir en Oscar Dupont l'archétype de l'écrivain. Sophie Frisson fait siens les romans exotiques et rocambolésques de ce grand Canadien inconnu qui pourrait être son arrière-grand-père et qui, sur la plage mexicaine, n'a pas craint de lui dire: *«Montre-moi ta belle chucha*

douce pour que ma mémoire revivie les paysages du Canada.» Au lieu d'inventer elle-même une histoire, elle résume les belles histoires qu'a racontées Oscar Dupont. *«Pourquoi est-ce que je noircis les pages de ce logbook?»*, se demande Sophie Frisson vers la fin de son journal intime. *Je prétends devenir écrivain et je n'ai pas encore écrit une maudite ligne de mon roman.»*

L'impuissance de créer est-elle héréditaire? Sophie Frisson, qui nous avoue porter un pseudonyme, peut nous le laisser croire. Elle traite ses parents de «cons». Son père est un diplomate canadien naturellement fédéraliste. Sa mère, «of course, est séparatiste». Ils sont divorcés. Canada libre? Québec libre? Qu'importe! Sophie pense que Dieu lui-même «n'existe pas encore». Faute de pouvoir écrire un chef-d'œuvre, elle se définit comme un «chef-d'œuvre de chair» étendu sur la plage et collectionne les messieurs. Au lieu d'attendre Dieu, Sophie fait l'amour avec un amant très lent sur le capot d'une voiture «en attendant Godot» et en admirant le ciel étoilé.

Quant à Oscar Dupont, celui «qui dansait sous la lune», voilà qu'il se jette dans la mer pour ne plus jamais rebondir. L'archétype de l'écrivain disparaît, mais Sophie peut encore se poser la grande question: *«Ma vie est-elle un cahier où les autres écrivent leurs histoires?»* Styliste pleine d'esprit et d'aisance, Sophie Frisson réajuste le thème usé de l'universalité de l'inspiration littéraire. *«Je rougissais jusque dans ma petite culotte»*, écrivait-elle lorsque le vieux fantôme lui faisait littérairement la cour. C'était une manière bien à elle de reconnaître que la littérature la plus personnelle et la plus originale ne saurait exister hors de la société, des mythes et de l'histoire.

Collaborateur du Devoir

LE VIEUX FANTÔME
QUI DANSAIT SOUS
LA LUNESophie Frisson
XYZ éditeur
Montréal, 2005, 144 pages

LITTÉRATURE MEXICAINE

Le monde à l'envers de Sergio Pitol

CHRISTIAN
DESMEULES

Dans *Le Voyage* (Les Allusifs, 2003), l'écrivain mexicain Sergio Pitol raconte comment, au cours d'un séjour en Géorgie qui tenait autant de la descente aux enfers que de l'épiphanie, lui est venue l'idée d'un «roman du bas-ventre». Comment a surgi l'éclair carnavalesque et gogolien, comment une petite galerie de personnages stéréotypés est sortie de l'ombre, de quelle façon les pièces du puzzle se sont mises en place.

Quelques années plus tard, cette impulsion a donné naissance à *Mater la divine garce*, un roman érudit et loufoque, deuxième volet d'une trilogie rocambolésque baptisée *Triptyque du carnaval* (qui comprend *El desfile del amor* et *La vida conyugal*, deux romans qui n'ont pas encore été traduits en français).

Les personnages engendrés par Pitol s'y révèlent à la hauteur de ses visions «paiennes». À commencer par la veuve d'un anthropologue qui a étudié les fêtes indigènes au Mexique (en particulier la cérémonie du pot de chambre sacré du Dieu Enfant), elle-même spécialiste

de Gogol, Marietta Karapetiz, «la pimbeche, la présomptueuse, la surhuppée, la divine garce» du roman. Puis un «adversaire existentiel» sous les traits d'un érudit dilettante, Dante C. de la Estrella, qui a trouvé une raison de vivre à contredire le travail de Karapetiz («l'imposture faite femme») et qui résume à lui seul tout ce dont Pitol a en horreur chez l'humain: l'avarice, la mesquinerie, l'inauthenticité.

Narrateur échevelé et sans pudeur, il raconte à sa manière, un après-midi d'orage, à un auditoire captif et parfaitement désintéressé, un catastrophique voyage fait à Istanbul au cours de sa jeunesse. Sa rencontre humiliante avec cette «archigieuse» et son frère dégénéré. En d'autres mots: les circonstances d'un traumatisme dont il ne s'est jamais remis.

Ce roman gogolien jusque dans l'âme, Pitol le conçoit comme un hommage à l'auteur du *Journal d'un fou*. Et l'exégèse délirante et obstinée du héros nous dévoile sa profonde étroitesse d'esprit, lui qui refuse de comprendre que la splendeur et l'abjection puissent se côtoyer. En effet, dans le carnaval façon Bakhtine revisité par Sergio Pi-

tol, les pauvres feignent d'être riches, une spécialiste de la littérature russe a un passé de masseuse et les ignares croient tout savoir.

Il a été étudiant à Rome, traducteur à Pékin et à Barcelone, professeur d'université à Jakarta et à Bristol. Il a occupé des postes diplomatiques à Varsovie, Budapest, Paris, Moscou et Prague. Veracruzano d'origine italienne, Sergio Pitol est un auteur cosmopolite dont l'œuvre est à la fois nourrie de Gadda, de Rabelais et de Gombrowicz tout comme de la plus subtile des traditions mexicaines.

Ceci pouvant sans doute expliquer cela. À savoir qu'il ait été si

peu traduit en France, où encore aujourd'hui on trouve plus rassurant l'image d'un Mexique fait de pulque et de serpents à plumes. Pour amateurs de fiction érudite et difficile à mettre en boîte.

Collaborateur du Devoir

MATER LA DIVINE GARCE

Sergio Pitol
Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Gabriel laculli
Gallimard, collection
«Du monde entier»
Paris, 2004, 240 pages

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à

XYZ. La revue de la nouvelle

et recevez en prime (valeur 23 \$)

Un cheval métaphysique (nouvelles)

de Jean Pelchat



N° 82 Pluie

Nom	_____
Adresse	_____
Ville	_____
Code postal	Tél. _____
Courriel	_____
Ci-joint	<input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard
N°	_____ Expire le _____
Signature	_____ Date _____

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: [514] 525.21.70 • Télécopieur: [514] 525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca/fr/revue.aspLes romans
de l'été sont
chez FidesYves Beauchemin
Charles le téméraire
Un saut dans le vide
416 pages • 24,95 \$Jacques Savoie
Les soupes célestes
280 pages • 24,95 \$Jane Urquhart
Les amants de pierre
488 pages • 29,95 \$Louis Gauthier
Voyage en Inde
avec un grand détour
280 pages • 24,95 \$
www.editionsfides.comVIOLENCE CONJUGALE
DES SPÉCIALISTES SE PRONONCENT

rédigé par Johanne Carbonneau



23,95 \$ • 246 p. • 2-89091-239-6

Au Québec, chaque année, des dizaines de milliers de femmes victimes de violence conjugale lancent un appel à l'aide. Comment cette situation est-elle encore possible aujourd'hui ?

Une centaine de spécialistes se prononcent : universitaires, policiers, avocates, substituts du procureur général, intervenantes en maison d'hébergement, thérapeutes pour conjoints violents, infirmières, travailleuses sociales et plusieurs autres.

Autant de voix et autant de milieux qui partagent la préoccupation d'assurer la protection et la sécurité des femmes et des enfants victimes de violence conjugale.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

les éditions du remue-ménage

• LECTURES D'ÉTÉ •

Vue du pont, vue de l'enfance

La première fois que j'ai mis les pieds en Allemagne, je m'attendais à trouver, en fait de paysage, un dantesque entrelacs de chemins de fer et d'autoroutes à six voies, de viaducs et de ponts, séparés par quelques terrains vagues et quelques champs encerclés de béton, avec, semée à des intervalles rapprochés, une floraison de villes modernes cernées d'immenses parcs industriels. La faute au coup d'œil que j'avais jeté, avant de partir, sur l'Allemagne de mon atlas géographique. A la vue de cette prolifération de toponymes couvrant tout l'espace disponible, jouant du coude jusqu'à pratiquement se chevaucher, je m'étais demandé comment un seul arbre pourrait arriver à croître dans ce pays, pour ne rien dire d'une forêt.

La réalité s'était bien sûr chargée, sur place, de me ramener à l'ordre, mais cette introduction me permet de préciser que je n'ai pas été trop dépaycé par l'étonnant petit livre d'un auteur allemand dont j'avais ignoré l'existence jusqu'à présent, comme j'avais ignoré, des années plus tôt, celle d'une Allemagne bucolique, aux vignes baignées de lumière tendre et aux forêts altières entretenues comme des parcs.

Dans le livre de Dirk Kurbjuweit, on arrive devant un pont dès la première page. Et pas n'importe quel pont: un pont d'autoroute. Le genre de pont sur lequel les Jaguar s'engagent à deux cents kilomètres à l'heure, même si ce sont



Louis Hamelin

surtout les camions qu'on entend d'en bas, là où vit Ludwig avec son père et sa sœur, à côté d'un des piliers, au bord du fleuve (car il y a aussi des fleuves en Allemagne... bon, d'accord: des rivières).

Vivre sous un pont peut se révéler intéressant de plus d'une manière quand on est un gamin comme Ludwig, et qu'on veut avoir, non pas des amis, mais un seul, un vrai, le total petit camarade, élu entre tous pour devenir celui qui comploter le partage du monde.

L'amitié à cet âge, nous rappelle monsieur Kurbjuweit, ne représente pas une simple valeur parmi d'autres. Elle est aussi nécessaire que l'oxygène. Elle fait compétition à l'univers: «Un ami, c'était tout en ce temps-là. Ce que l'on ne pouvait partager n'existait pas.»

Le récit initiatique d'une amitié entre jeunes garçons me semble être un genre qui peut se réclamer de certaines lettres de noblesse dans la littérature de langue germanique. Les *Désarrois de l'élève Törless*, de Musil, vient à l'esprit, comme, peut-être aussi, le *Tonio Kröger* de Thomas Mann.

L'ambiguïté sexuelle n'est presque jamais exempte de ces histoires de lycées, de dortoirs et d'amitiés exclusives, mais ce n'est pas le cas ici, ou alors si peu.

Le projet de Ludwig et de son ami (narrateur de ce sobre et troublant récit) va en effet bien au-delà et ne vise rien de moins que d'atteindre à la gémellité par des moyens différents de ceux de la nature: une gémellité extra-utérine, en quelque sorte. C'est là un projet qui, pardon pour la connotation historique du mot, possède une dimension proprement totalitaire, posant le monde extérieur, tout ce qui se trouve hors de la bulle secrétée à deux (la sœur, la mère, un ancien «meilleur ami»), en possible ennemi. «Nous étions parfois joliment cruels», reconnaît volontiers le narrateur. Et il n'est alors peut-être pas inintéressant ou innocent de noter que cette construction d'une identité fusionnelle, présentée comme idéal à atteindre, passe par la discipline obligée du sport. Les deux gamins, membres d'un club de canot de compétition, font équipe sur un deux sans barreur et le tandem à battre est justement constitué de jumeaux.

Mais la soif de victoire est ici, de toute évidence, le prétexte plutôt que la véritable motivation d'une joute se nourrissant à des profondeurs plus obscures. «Nous ne pouvons pas retourner dans le même œuf, mais nous pouvons à notre manière devenir identiques, plus qu'avant. Nous devons toujours faire la même chose, nous devons toujours



RICK WILKING REUTERS

vouloir la même chose, nous devons toujours penser la même chose.»

Le pont

Vous croyez que j'ai perdu mon pont de vue? Pas du tout. D'un pont, dans un livre, on attend qu'il symbolise le passage, et celui-ci fait très bien le travail, mais en y ajoutant la dimension supplémentaire d'un lieu de mort très concret. Avoir quatorze ou quinze ans, et se

réveiller la nuit au son d'un suicide s'abattant dans le jardin... La découverte et l'appropriation fascinée de la réalité de la mort donne, dans ce roman, des scènes d'une beauté presque choquante, d'une simplicité littéralement effarante, sombre et ingénue, brutale. Et l'amitié, pour exister, pour triompher, doit bien sûr être mise à l'épreuve: partager la première fille passe encore, même si le résultat laisse à désirer. Mais quand la propre sœur de l'un se met en travers de la route menant à l'intégrité gémellaire, c'est la bulle de l'enfance, la bulle de l'été tout entière qui est menacée d'éclatement.

Usant d'une langue faussement maladroite, dont l'apparent détachement se double d'une précision clinique dans la cruauté, le narrateur aura au moins réussi à nommer les deux plus grands dangers de l'enfance: «la voiture et la chute». Autrement dit, le lieu du test ultime se trouve là-haut, sur le grillage qui sépare la chaussée asphaltée du vide, là-haut où, pour voir voler les oiseaux, il faut regarder vers le bas. Parce que, oui, mes amis: il y a aussi des oiseaux, en Allemagne.

Collaborateur du Devoir

DEUX SANS BARREUR

Dirk Kurbjuweit
Traduit de l'allemand
par Leïla Pellissier
Éditions Autrement
Paris, 2005, 115 pages

POLAR

Des fantômes bien vivants

MICHEL BÉLAIR

Claudia Leonardo est retrouvée poignardée quelques jours après être passée au bureau du commissaire Guido Brunetti. La jeune fille souhaitait trouver le moyen de laver l'honneur de son grand-père, entaché, durant la période fasciste, par des transactions sur des œuvres d'art à la limite de la légalité. La chose agace d'autant plus Brunetti que la jeune fille était une étudiante de sa femme, Paola, qui donne — depuis les débuts presque de cette série de onze enquêtes de Brunetti qui a fait la réputation de Donna Leon — un cours sur le roman anglais à l'Université de Venise. Les fidèles de la romancière américaine, qui vit à Venise depuis un quart de siècle, connaissent donc aussi le monde foisonnant du romancier Henry James, qui fait partie du quotidien des Brunetti.

L'enquête du commissaire à travers le labyrinthe des ruelles et des canaux de la Sérénissime fera lever une étonnante histoire de corruption à laquelle sont mêlées quelques-unes des grandes familles de la ville. On y retrouvera des personnages ahurissants qui font surgir une petite société qui n'a pas encore digéré son passé, un petit monde où les fantômes de l'histoire récente manipulent toujours les mêmes leviers d'influence. Au centre de cette toile, une collection de céramiques et de dessins de la Renaissance sous la garde d'une vieille dame, un «spécialiste du beau» sous Mussolini et un *notario* véreux qui tire encore les ficelles. Le tout recouvert d'un vernis de res-

pectabilité qui ne se laisse pas percer facilement. Qui a tué Claudia Leonardo? Et pourquoi?

Le grand mérite de Donna Leon est de nous amener sur ce terrain par toutes petites touches: Venise, la ville, ses dédales et ses trésors, est toujours l'un de ses principaux personnages. Tellement qu'à lire les aventures de Brunetti depuis le début, on pourrait presque prendre le Vaporetto sans se tromper de ligne et descendre au bon arrêt près de la Questure où travaille le policier, loin de la cohue des touristes qui investissent les grandes places...

Tout cela avec une élégance de style qui lui fait dessiner ses personnages avec une acuité et une justesse qui surprennent toujours. À travers le fil de ses enquêtes, le commissaire Brunetti et tous ceux qui l'entourent, à la maison comme au travail, ont pris une dimension qui dépasse les règles habituelles du genre: ils ont mûri lentement devant nous et chaque nouvelle enquête de Brunetti nous les rend encore plus proches, plus familiers... Ajoutez à cela les recettes de Paola et vous aussi vous souhaiterez que la saga ne s'arrête jamais!

Le Devoir

UNE QUESTION D'HONNEUR

Donna Leon
Calmann-Lévy Suspense
Paris, 2005, 332 pages

Les mondes parallèles

MICHEL LAPIERRE

Lorsque Magpie, une jeune fille de dix-sept ans aux cheveux bleus, couche chez son amie Jessie, elle entend la nuit, près du lit, le bruit que fait «un balai passé très lentement». C'est Jessie qui respire. Recroquevillée dans le placard, l'adolescente de douze ans dort d'un sommeil agité. Elle attend la fin du monde.

Quand Jessie aura les yeux ouverts, Magpie se verra «traversée» par le «rayon X d'un avenir en folie» qui s'échappera du regard de

On croirait que L. E. Vollick, romancière douée d'un sens aigu de la métaphore, a déjà une expérience sensorielle de la fin du monde. Elle fait dire à Magpie: «La rue a la saveur douceâtre du fer.» Après une bagarre à la discothèque fréquentée par sa bande d'amis, la narratrice, en voyant des «morceaux de dents» qui «jonchent le trottoir comme des graines pour les poules», se rend compte que la violence apocalyptique a même pénétré son petit monde. C'est le choc. Magpie le compare à une sirène d'alarme qui retentit

en classe au beau milieu d'un examen. Elle-même s'enivre d'une violence sourde lorsqu'elle voit, au bar, une adolescente exhiber sa chatte rasée pour que tout le monde puisse admirer les anneaux de bouchons de bainoire qui couronnent le clitoris. Plaisir d'acier, plaisir des armes... Magpie découvre que le monde des paumés et celui des puissants, comme Reagan et Andropov, sont parallèles. Le cauchemar, la violence et l'apocalypse n'échappent pas au jeu des miroirs. Nulle cloison n'est étanche: c'est la poésie des choses concrètes, plutôt que la morale, qui le révèle grâce à la fine intuition d'une romancière comme L. E. Vollick. Lun des amis de Magpie se suicide en se jetant devant une rame de métro. Nos «traces de pas dans le sang» seront toujours rouges qu'il s'agisse de la guerre universelle ou de la guerre la plus intime.

Collaborateur du Devoir

LES ORIGINAUX

L. E. Vollick
Triptyque
Montréal, 2005, 252 pages

LE NOUVEAU GRAND ROMAN DE PAULO COELHO

PAULO COELHO
Le Zahir



JAMAIS ON N'EST ALLÉ AUSSI LOIN PAR AMOUR

Flammarion

AURORE L'ENFANT MARTYRE.

ENFIN, L'HISTOIRE VÉRITABLE TIRÉE DU PROCÈS.



128 pages - 12,95\$

Paru chez Edimag

Distribution: Messageries ADP

En vente dans toutes les bonnes librairies et dans les grandes surfaces.

Faites provisions pour l'été

À l'achat de trois livres, Le Parchemin vous offre:

15% de rabais sur le premier livre*

20% de rabais sur le deuxième livre*

25% de rabais sur le troisième livre*

Offre en vigueur jusqu'au 3 juillet 2005. Sur présentation de cette annonce seulement.

le Parchemin

Mezzanine métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est
Tél.: 514-845-5243 librairie@parchemin.ca

• LECTURES D'ÉTÉ •

Cent ans de désir
et de passion

CAROLINE MONTPETIT

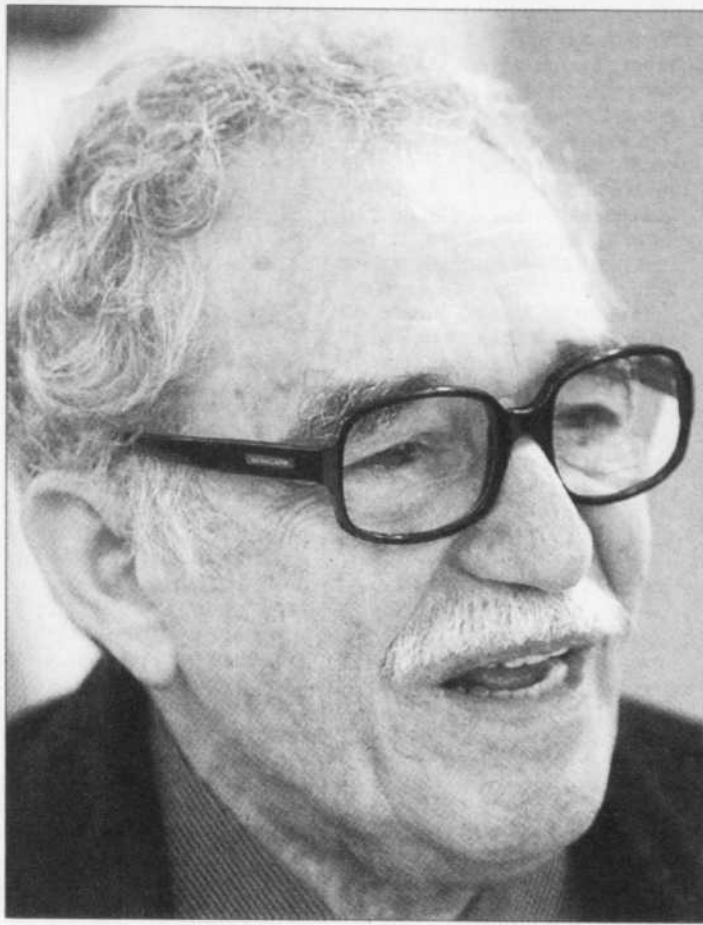
Gabriel García Márquez est né en 1928 en Colombie, ce qui lui fera bientôt 80 ans. Malgré l'âge, donc, qui ne lui laisse pas de répit, et le cancer qui le ronge, le Prix Nobel de littérature n'a rien perdu de sa fantaisie. Mais c'est peut-être la course implacable des années qui lui a fait signer son dernier roman, *Mémoire de mes putains tristes*, qui vient d'être traduit en français par Annie Morvan chez Grasset. Ce roman tout court et tout léger, qui succède à l'autobiographie *Vivre pour la raconter*, est plein de désir, de sensualité et d'amour de la vie.

«Nous sommes vieux, a-t-elle soupé. L'ennui, c'est qu'au-dedans on ne le sent pas, mais qu'au-dehors tout le monde le voit», fait-il dire à Rosa, tenancière de bordel.

Revenant à l'inoubliable mélange de dérision, d'humour et de passion qui l'a fait tracer les personnages inoubliables de *Cent ans de solitude* ou de *L'Amour au temps du choléra*, Gabriel García Márquez raconte l'histoire d'un homme qui décide, après une longue vie de célibat, de s'offrir les services d'une vierge, la veille de ses quatre-vingt-dix ans. Il faut dire que l'homme, de son propre aveu, n'a jamais fréquenté d'autres femmes que des putains.

«Je n'ai jamais couché avec une femme sans la payer», écrit-il. Séduit par l'enfant, qui n'a pas atteint quatorze ans et qui dort profondément alors qu'il entre dans sa chambre, il passe la nuit à ses côtés sans pourtant la toucher. Et en tombe bientôt passionnément amoureux. Le roman en est donc un de la fulgurante renaissance que peut insuffler l'amour, si improbable et imaginaire soit-il.

Car la belle n'ouvrira jamais les yeux pour voir celui qui l'idolâtre, et qui s'obstine à payer une tenancière de bordel pour dormir à ses côtés. Mais qu'importe, au fond. L'essentiel, c'est que la passion donne au nonagénaire l'énergie d'écrire de nouvelles chroniques, d'écumer les magasins pour combler sa douce de cadeaux, bref, de faire disparaître, ne serait-ce que momentanément, le spectre de la mort qui pointe à l'horizon. Car c'est une fois de plus l'amour un peu fantasque, un peu surhumain, qui domine dans ce roman, qui est aussi une ode à la vie. Mais cette fois, pas plus le lecteur que le



Avec *Mémoire de mes putains tristes*, Gabriel García Márquez n'a rien perdu de sa fantaisie.

narrateur ne s'y laissent prendre tout à fait. Car il y a bien un brin d'amertume dans ce récit des heures d'un homme qui se débat avec le temps. Et c'est peut-être avec l'énergie du désespoir, parce que c'est le seul moyen de rester en vie, qu'il s'accroche à l'image angélique de la jeune fille endormie. Mais l'amour n'est-il pas toujours au moins partiellement construit de chimères?

Et on ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre ce vieillard qui jouit d'un sursaut de passion et le véritable Gabriel García Márquez, que la presse condamnait à une mort imminente il n'y a pas si longtemps et qui a tout de même trouvé l'élan de publier deux ouvrages, dont un imposant premier tome de son autobiographie, en moins de cinq ans. On lui souhaite d'ailleurs, comme c'est le cas pour son personnage, de prendre le chemin du centenaire avec un enthousiasme d'adolescent.

«C'était enfin la vraie vie, mon

cœur était sauf et j'étais condamné à mourir d'amour au terme d'une agonie de plaisir un jour quelconque après ma centième année», conclut-il. Parce qu'il y a de puissants accents d'authenticité dans cette réflexion sur la vieillesse, dans la combativité de ce vieillard qui sursoit à sa propre démission, parce que l'énergie qui s'en dégage témoigne de la puissance qui ne recule pas devant l'âge, ce roman, s'il n'a pas l'envergure des grandes fresques passées de Márquez, est une délicieuse lecture d'été.

Le Devoir

Sous le ciel étoilé
du roman d'aventure

GUYLAINE MASSOUTRE

Pourquoi les plus belles lectures ne seraient-elles pas celles qui parlent des voyages? À ce compte, voici plusieurs ouvrages d'une lecture agréable et aisée. Ils vous feront tourner autour de la Terre sans quitter des yeux sa beauté, ses merveilles étranges, ses gens ou ses espaces laissés sans réponse aux appétits de la curiosité.

Portrait du Gulf Stream. Éloge des courants, par Erik Orsenna, est un livre de vulgarisation scientifique d'une lecture emballante. L'académicien breton, avec sa verve souple et imprévisible, s'est promené sur son vaisseau favori, celui qui franchit les océans, triomphe des vents, se rit des courants. Il a rapporté des trésors d'information océanique.

Son enquête — car son savoir multiforme est documenté tant par les rencontres avec les plus éminents spécialistes de la mer que par la lecture des documents, des cartes marines, des romans et des récits d'explorateur — propose un tour d'horizon des mouvements aquatiques, aussi vaste que le ciel. C'est passionnant, l'écriture y étant soulevée comme la coque par la vague.

De la Norvège à la baie d'Hudson et jusqu'au fameux cap Horn, en passant par l'Écosse et la Floride, ou dans les alluvions du Gange descendues de l'Himalaya, Orsenna ne perd ni le nord, ni le sujet: la circularité échevelée des courants marins. Saviez-vous qu'il y a des montagnes d'eau de mer et des dépressions équivalentes à sa surface? L'océan n'est pas plus plat que la terre.

Tout bouge et se correspond, du ciel aux enfers subaquatiques. Dans le grand branle de l'univers, comme disaient les humanistes, les scientifiques lisent mieux aujourd'hui. Mais la magie demeure intacte.

Machines à explorer
les eaux

Qui d'autre fut un fou des mers indomptables? Orsenna le répète: il préface *Jules Verne, un humain planétaire*, de Jean-Paul Dekiss. Cet ouvrage de photographies et de docu-

ments, à prix très raisonnable, est digne de faire rêver petits et grands. S'il est vrai que c'est par les romans que, enfant, on découvre la vie, alors permettez-vous de rêver encore à l'aide de ce «formidable manuel de navigation». Ou ouvrez grand les yeux du songe dans les yeux d'un enfant.

Certains resteront tributaires de Jules Verne toute leur vie. C'est le cas de Jean-Yves Tadié, ce grand spécialiste de Proust qui rend à un de ses héros un hommage senti, dans *Regarde de tous tes yeux, regarde!* L'essai s'adresse aux littéraires qui refusent de grandir mais qui aiment se le faire dire en termes relevés.

Le plaider pour Jules Verne débordé le cadre de ses petits objets un peu ridicules de nos jours, pour qui ne se satisfait plus des préjugés d'époque — et ils sont nombreux, chez Verne —, des feuilletons honorables, des romans d'aventure écrits dans un fauteuil moelleux. Les romans de Verne ont formé des lecteurs, ouvert des mystères que seules les architectures plus savantes, dit Tadié, d'un Dos Passos ou Faulkner ont ensuite égalés dans l'émotion.

Écrivains de la boussole

Partager l'enthousiasme d'un lecteur savant, emprunter ses voies d'accès à la connaissance par la littérature, c'est une joie inégalée de l'esprit. On l'éprouve, également, sans complexe, en lisant *La Salamandre*, de Jean-Christophe Rufin. L'histoire se passe au Brésil, à Recife, dans les quartiers un peu louches d'une classe moyenne à peine sortie des bas-fonds.

Le roman n'a pas le panache des précédents ouvrages de Rufin, mais il est incontestable qu'il sait raconter, faire durer l'attente et laisser monter l'intérêt. Il en demeure quelque chose de tendre, de bien observé de la réalité. Un conte de la vie ordinaire, serti par l'attention que chaque être sorti du cadre prévisible mérite sans le savoir. Une parole de louange à un bel effort pour bâtir au jour le jour un monde meilleur.

On pourra encore se demander pourquoi il faut chercher si loin l'in-

térêt de vivre. C'est ce qu'a fait, avec son humour habituel, Eric Chevillard dans *Oreille rouge*. Son voyageur, creux et paresseux comme pas deux, a entrepris, sans le vouloir, le tour forcené des clichés auquel son auteur le soumet.

Avec Chevillard, le pire mauvais goût est toujours à craindre. Et le voilà, infatigable, qui jette sans pitié son filet dans les eaux troubles de la sottise. Détails ramassés comme des coquillages, jeux de mots illustrant quelque cacophonie de langues étrangères, enfantillages et pantomimes, *Oreille rouge*, son personnage, en renverse sur ses pages de journal intime, au rythme où les coups frappés sur les calebasses lui entrent dans les veines. Ce roman folâtre vous secoue d'un accès de rire pataphysique.

PORTRAIT
DU GULF STREAM

ÉLOGE DES COURANTS
Erik Orsenna
Seuil
Paris, 2005, 257 pages

REGARDE DE TOUS
TES YEUX, REGARDE!

Jean-Yves Tadié
Gallimard
Paris, 2005, 266 pages

JULES VERNE
UN HUMAIN PLANÉTAIRE

Jean-Paul Dekiss
Préface de Erik Orsenna
Textuel
Paris, 2005, 191 pages

LA SALAMANDRE

Jean-Christophe Rufin
Gallimard
Paris, 2005, 200 pages

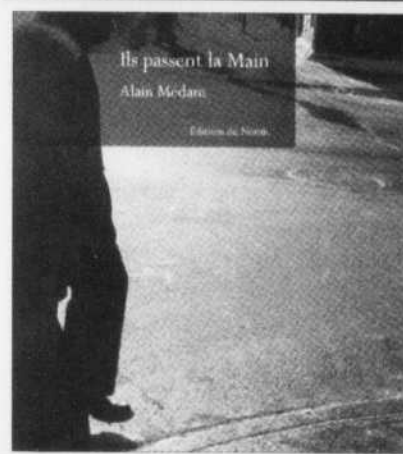
OREILLE ROUGE

Eric Chevillard
Minuit
Paris, 2005, 159 pages

Collaboratrice du Devoir

Les Éditions du Noroît

lancent une nouvelle collection



Cette collection propose une rencontre entre un écrivain et un lieu.

Autant d'écrivains et de lieux exigeant leurs propres histoires.

Chaque ouvrage sera également un parcours photographique.

Alain Médam

Ils passent la Main

Photographies de Yves Médam



www.lenoroit.com

XYZ

LA REVUE DE LA NOUVELLE

félicite les nouvelliers
du Saguenay—Lac-Saint-Jean
et de la Côte-Nord
finalistes aux
Prix littéraires Abitibi-Consolidated
du Salon du livre SLSJ.

Marjolaine Bouchard
Solange Bouchard
Maurice Cadet
Francine Chicoine
Reine-Aimée Côté
Robert Dôle
Danielle Dubé
Germaine Dumas
Jacques Girard
Guy Lalancette
Yvon Leblond
Gisèle Obion
Yvon Paré
Gérard Pourcel
Gilles Ruel
Danielle Simd
Dany Tremblay
François-Bernard Tremblay
Jean-Alain Tremblay
Marité Villeneuve



LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ Littérature
- ~ et de collections
- ~ Philosophie
- ~ Canadienne
- ~ Sciences humaines
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

BENOÎT BOUTHILLETTE

profitable
ve told an
about 2
ng a p

La Trace de l'escargot

LES ÉDITIONS JCL

L'inspecteur Benjamin Sioui, Amérindien d'origine, anticonformiste et daltonien de son état, consommateur occasionnel de cocaïne, fan de Kurt Cobain et amoureux fou d'une collègue médecin légiste, enquête sur une série de meurtres, au cœur d'un Montréal nocturne et marginal. Fait particulier, le tueur s'inspire des tableaux du peintre britannique Francis Bacon pour élaborer la mise en scène de ses crimes...

Un thriller qui laissera des traces...

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

SODIC

Canada des Arts
du Littéraire

ICI Patrimoine
québécois

... délicieux et réconfortant...
Marie-Claude Fortin, *La Presse*

... optimiste et savoureux...
Caroline Montpetit, *Le Devoir*

... comme un festin qui saura
comblent l'appétit des fans de
Jacques Savoie.
Stanley Péan, *Le Libraire*

JACQUES SAVOIE

Les soupes célestes

ROMAN

Les soupes célestes

280 pages • 24,95 \$

www.editionsfides.com

F
FIDES

LECTURES D'ÉTÉ

LITTÉRATURE JEUNESSE

Garçon et/ou fille?

L'éternelle dualité masculin-féminin vue de l'intérieur

CAROLE TREMBLAY

Garçons vs filles. Le thème a beau avoir été traité à toutes les sauces, il semble pourtant inusable. Cette fois, ce n'est pas tant un regard sur la confrontation entre les sexes qui nous est présenté qu'une traversée des frontières qui séparent les genres. Avec *La Face cachée de Luna*, Julie Anne Peters aborde — pour la première fois, à ma connaissance, dans un roman jeunesse — le thème de la transsexualité.

En apparence, la jeune Regan et son frère Liam sont deux adolescents normaux. Ils partagent le sous-sol du bungalow familial, fréquentent l'école avec plus ou moins de bonheur et jouent à des jeux vidéo en mangeant des chips. Sauf que, la nuit, Liam révèle sa véritable identité. Empruntant les vêtements et le maquillage de sa sœur, le jeune homme se métamorphose en Luna, la femme qu'il rêve d'être depuis qu'il est tout petit.

D'aussi loin qu'il se rappelle, l'adolescent surdoué a toujours eu l'impression d'être une femme piégée dans un corps d'homme. Une femme qu'il est contraint de cacher pour ne pas heurter sa famille, ses amis et toute la société

qui lui refuse le droit de vivre au grand jour. Si ce secret est lourd à porter pour le garçon, il l'est aussi pour sa sœur. Témoin d'une douleur qu'elle ne peut soulager, l'adolescente se laisse peu à peu vampiriser par le drame de son frère.

Dans ce roman intense et prenant, on suit le cheminement qui mènera chacun d'eux à s'affranchir de l'autre, leur permettant de trouver enfin une issue à la spirale de détresse où les confine leur secret. Plus qu'une histoire de changement de sexe, ce roman captivant est un éloge du courage d'être soi et démontre avec brio que s'oublier n'est pas toujours la meilleure façon d'aider les autres.

L'auteure, connue pour sa populaire série *Les Romans de Julie*, chez Milan, a été finaliste et récipiendaire de nombreux prix pour cet ouvrage, d'abord paru aux États-Unis.

En pension

Sur un mode plus léger, *Garçon/Fille*, de Terence Blacker, raconte l'incursion plus ou moins volontaire d'une jeune garçon dans le camp «adverse». Après la mort de sa mère, Sam, un jeune Américain, est envoyé en pension chez son cousin Matthew, en An-



gleterre. Arrogant et insupportable, l'orphelin se met rapidement à dos la bande d'amis de Matthew. Pour racheter une gaffe qu'il a commise, Sam accepte le défi que lui lancent les garçons: faire sa rentrée au collège déguisé en fille. Une jupette et quelques barrettes plus tard, voici Sam devenu Samantha. L'opération d'infiltration des Trois Garces, un groupe de filles ennemies, peut commencer. Le problème, c'est que la blague, qui ne devait durer que quelques jours, échappe bien-

tôt à tout contrôle. Samantha devient si populaire à l'école que Sam ne sait plus comment s'en séparer. De quiproquos en retournements de situation, Samantha s'incruste de plus en plus profondément au collège. L'adolescent s'accroche à sa jupe avec d'autant plus d'énergie que la situation lui permet de vivre des émotions qu'il se refuse en temps normal. C'est évidemment un nouvel homme qui enfilera ses jeans et son T-shirt quand la supercherie sera finalement mise au jour. Un roman cocasse et original sur les rapports entre garçons et filles qui s'adresse autant aux unes qu'aux autres.

Collaboratrice du Devoir

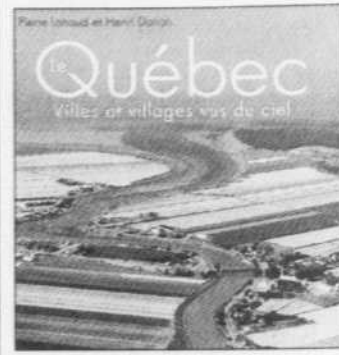
LA FACE CACHÉE DE LUNA

Julie Anne Peters
Éditions Milan, collection «Macadam»
Paris, 2005, 369 pages
(à partir de 13 ans)

GARÇON OU FILLE?

Terence Blacker
Gallimard jeunesse
Paris, 2005, 314 pages
(à partir de 13 ans)

Quelques bouquins sur l'ici et l'au-delà

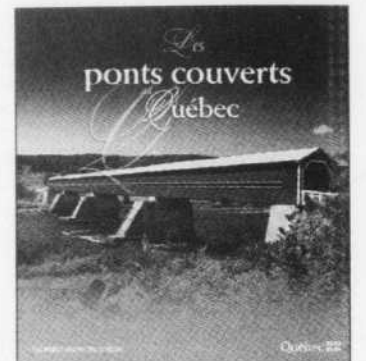


Que c'est beau, vu d'en haut. Voici donc un nouveau beau livre sur la Belle Province, lui aussi destiné aux touristes et aux amoureux en tous genres de ce coin du monde vaste comme un océan. L'originalité de ce dernier-né de l'édition pour table à café est de faire défiler des images prises du ciel plutôt qu'à hauteur d'homme. Le résultat est franchement réussi, tout à fait agréable, avec quelques clichés magnifiques, surtout ceux des portions de villes empruntant leurs couleurs et leurs lignes de force à des toiles abstraites. Ces photos ont été réalisées par Lahoud, qui est aussi historien de formation. Henri Dorion signe les beaux textes d'accompagnement. N'empêche, encore une fois, il faut répéter que ce genre d'ouvrage procède presque du blanchiment esthétique. Le vrai Québec, vu d'en bas, au raz des boulevards Taschereau, s'avère d'une laideur de plus en plus repoussante, d'autant plus honteuse quand on ose se comparer avec les voisins, le Vermont ou le Maine par exemple, toujours beaux vus de proche ou de loin...

Les ponts couverts ont embelli le paysage québécois durant des années. Ceux qui subsistent aujourd'hui demeurent des curiosités. Avec près de 240 photos, le plus souvent inédites, les Publications du Québec proposent, dans un magnifique album, une visite guidée des 88 derniers ponts du genre. Ces monuments patrimoniaux font en plus l'objet d'une analyse de leur structure architecturale et de leur place dans l'histoire du pays, notamment au chapitre de la colonisation.

LES PONTS COUVERTS AU QUÉBEC

Les Publications du Québec
Gouvernement du Québec
Québec, 2005, 218 pages
La tête dans les étoiles



Ceux qui désirent se familiariser avec l'astronomie sans se casser la tête seront bien servis avec *Observer les étoiles*, un nouvel album abondamment illustré qui aborde autant l'histoire de la recherche astronomique que les grandes découvertes qui en ont découlé. L'information y est bien vulgarisée et présentée sous forme de courts paragraphes couronnés d'interstitres qui permettent de papillonner d'un sujet à l'autre et attireront l'intérêt des jeunes lecteurs. En plus de décorer notre Soleil sous toutes ses coutures, l'album dresse un portrait des divers phénomènes stellaires et autres corps planétaires intrigants. Près de la moitié de l'ouvrage est consacré à l'observation du ciel et offre aux lecteurs une multitude de conseils pratiques, allant de l'entretien des jumelles et des télescopes aux techniques d'astrophotographie, en passant par la construction d'une lunette astronomique bon marché. Même les passionnés d'astronomie y trouveront quelques bonnes suggestions.

LE QUÉBEC: VILLES ET VILLAGES VUS DU CIEL

Pierre Lahoud et Henri Dorion
Les Éditions de l'Homme
Montréal, 2005, 227 pages

Le kayak de mer au Québec



Sur le fleuve, près des marabouts mythiques consacrés par l'œuvre de Pierre Perrault, ou encore à la Mingamie ou en Gaspésie, ce livre richement illustré vous amène à la découverte du kayak de mer et de ses joies. Texte du journaliste sportif Yves Ouellette, photographies du kayakiste Alain Dumas, ce livre de haute tenue constitue déjà la référence dans le domaine au Québec. On y présente l'histoire de cette frêle embarcation, l'équipement moderne, les principes de sécurité et, surtout, les meilleurs lieux pour pratiquer ce sport millénaire.

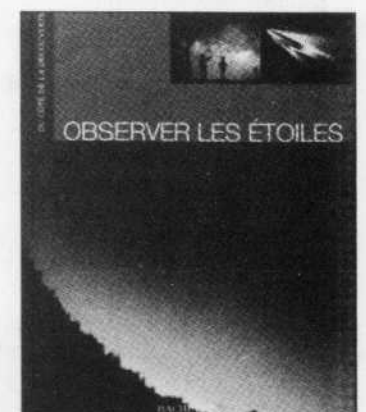
LE KAYAK DE MER AU QUÉBEC

Texte d'Yves Ouellette
Photographies d'Alain Dumas
Éditions de l'Homme
Montréal, 2005, 304 pages

OBSERVER LES ÉTOILES

Du côté de la découverte
Hachette
Paris, 2005, 240 pages

Textes Le Devoir



Beigbeder fait des bulles

DENIS LORD

Il y a deux ans, le romancier Frédéric Beigbeder atterrissait à Saint-Tropez avec son petit camarade, le dessinateur Philippe Bertrand (*Linda aime l'art*). Le but de ce voyage dans cet «himalaya d'hédonisme frelaté», dit-il F.B.? Un stage d'espionnage, une session de repérage pour *Rester normal à Saint-Tropez*, second album bédé du tandem. Comme il le raconte dans son truculent avant-propos, Beigbeder y a vu et entendu des choses proprement invraisemblables, qu'il

s'est empressé de mettre en scène. Sans pour autant s'empêcher d'y ajouter un bon zeste de fiction.

Junior Müller, l'antihéros de l'auteur, a hérité de la fortune de son banquier suisse de père, qu'il a, il faut bien l'avouer, un peu précipité vers sa tombe. Le voilà qui, pour joindre l'utile à l'agréable, décide de tenir sur la Côte d'Azur le conseil d'administration de sa multinationale, Héliogabale inc. Mais des événements imprévisibles chamboulent l'ordre du jour. Junior a beau être un jeune milliardaire blasé et parricide, il n'en a pas moins la fibre fa-

miliale développée. Entre deux hallucinations — et parfois pendant — causées par Apocalypse Now, la nouvelle drogue in des nuits tropéziennes, Junior doit s'occuper de sa sœur, kidnappée par un agent de la CIA qui se fait passer pour Jésus. Heureusement qu'il a, pour l'aider, le Dentiste, un tortionnaire «plus sadique que Mel Gibson!» Et puis il y a sa mère, Névroza. La pauvre s'est fait injecter une mégadose de botox pour retrouver ses allures de nympette, mais elle ressemble plutôt à l'«Elephant Woman»...

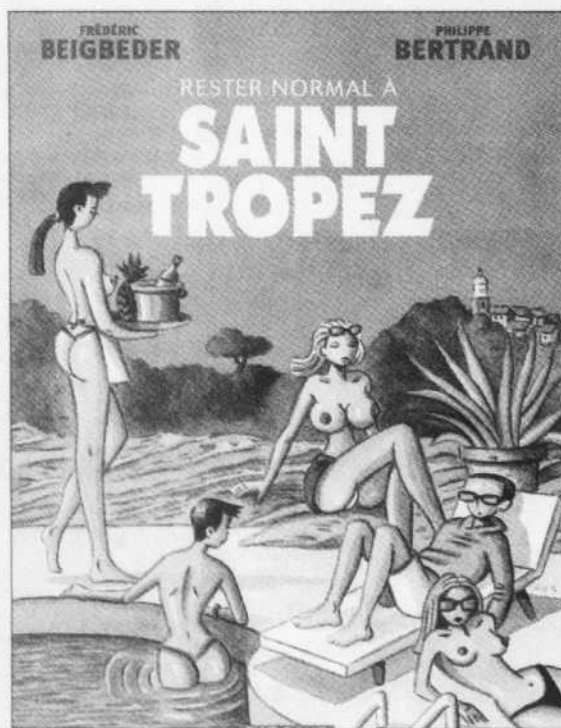
Pour peu, on gratifierait F.B. du titre d'inventeur du «thriller de mœurs politico-mondain». Mais l'intrigue — au demeurant bien menée — compte peu ici. Elle est surtout un prétexte pour traiter de politique sur un mode burlesque et peindre une fresque décapante

de la faune tropézienne. Ils ne sont pas si nombreux, parmi la gent littéraire, ceux et celles qui ont réussi le passage au monde des cases. F.B. passe le test avec la mention très bien: les dialogues sont incisifs à souhait, le récit est mené à un arrière-train d'enfer. Et il a eu la main plus qu'heureuse en s'acquaintant avec l'excellent Bertrand, un esthète du pastel géométrisant et érotique qui n'est pas sans rappeler Loustal.

Collaborateur du Devoir

RESTER NORMAL À SAINT-TROPEZ

Frédéric Beigbeder et Philippe Bertrand
Dargaud
2004, 48 pages



Qui a osé cloner Jésus?



DIDIER VAN CAUWELAERT L'ÉVANGILE DE JIMMY

roman



ALBIN MICHEL

QUEL ROMAN!

Iconoclaste, féroce... Le plus audacieux et le plus réfléchi de ses livres. Total respect.

Lire

C'est vraiment un des romans qui m'a le plus troublé, beaucoup plus que le *Da Vinci Code*.

C'est un roman que vous ne lâcherez pas!

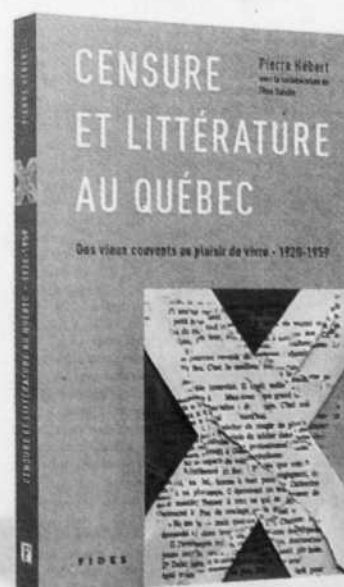
René Homier-Roy, Radio-Canada

Albin Michel

Pierre Hébert, avec la collaboration de Élise Salaün

Censure et littérature au Québec

Des vieux couvents au plaisir de vivre - 1920-1959



FIDES

www.editionsfides.com

258 pages • 29,95 \$

Lauréat du Prix Gabrielle-Roy

Presses de l'Université du Québec



Le mal-né

Seize études sur la poésie québécoise

Pierre Chatillon

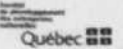
LAURÉAT DU PRIX ADAGIO 2005

25\$

Commandez en ligne et économisez 10%

www.PUQ.ca

1 800 859.7474



LECTURES D'ÉTÉ

Pour saluer Laure Gaudreault



Louis Cornellier

Les enseignantes et enseignants du primaire et du secondaire qui sont actuellement en période de négociation avec le gouvernement afin d'améliorer leur sort et celui de leurs élèves doivent beaucoup à une femme du comté de Charlevoix qui les a précédés dans cette noble mission. Je soupçonne toutefois que, comme plusieurs de leurs contemporains, certains d'entre eux n'en soient pas toujours conscients. L'histoire du syndicalisme québécois, en effet, demeure méconnue et ses héros et héroïnes ne reçoivent pas souvent les honneurs qu'ils méritent.

C'est un peu pour corriger cette injustice que l'ethnologue Serge Gauthier, président de la Société d'histoire de Charlevoix, a décidé de consacrer un récit biographique à la vie et à l'œuvre de Laure Gaudreault, cette institutrice rurale à qui l'on doit le premier syndicat enseignant de la province de Québec. Femme d'action qui a su incarner son catholicisme dans une lutte pour une justice sociale porteuse de toutes les promesses de l'avenir, Laure Gaudreault méritait absolument ce petit hommage qui vient rappeler que les choses — surtout la justice — n'arrivent jamais seules et qu'elles ont besoin de porteurs déterminés et capables d'abnégation.

Personne n'aurait pu prévoir l'éclatant parcours de celle qui allait devenir l'égérie de tous les enseignants québécois engagés. Née dans le rang Snigoll, à La Malbaie, sur une terre isolée, en 1889, la petite Laure Gaudreault n'apprendra à lire et à écrire que grâce aux bons soins de sa mère qui avait la chance — rare à l'époque — d'être instruite. Dans une hypothèse biographique fort plausible, Serge Gauthier suggère que cette mère aurait eu en sa possession un exemplaire de l'encyclopédie à saveur sociale du pape Léon XIII *Rerum Novarum* — reçu en cadeau de M^{re} Eugène Lapointe, fondateur du premier syndicat catholique du Saguenay et du Québec et originaire, lui aussi, du rang Snigoll! — et qu'elle en aurait fait la lecture à sa fille.

Sa vie durant, en tout cas, Laure

Gaudreault fera référence à ce document pour justifier son combat. Dans ses accents anciens, *Rerum Novarum* rappelle aux catholiques l'urgence d'agir: «Nous sommes persuadés, et tout le monde en convient, qu'il faut, par des mesures promptes et efficaces, venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont, pour la plupart, dans une situation d'infortune et de misère imméritées.» Même isolée au fond d'un rang, Laure Gaudreault sait déjà qu'elle a la passion d'apprendre et d'enseigner et que la misère doit être combattue.

Grâce à sa marraine et, plus tard, à une bienfaitrice, elle obtiendra son brevet d'enseignement en 1905. Son fort caractère et son indépendance d'esprit la détourneront d'une vocation religieuse qui lui aurait permis d'enseigner aux «enfants de bonne famille de Québec», mais elle acceptera son sort d'institutrice rurale avec joie.

Ses expériences d'enseignement dans la région de Charlevoix lui feront toutefois découvrir les difficultés du métier. Très peu rémunérée, aux prises avec des élèves dissipés et des parents indifférents dont bien peu «croient à la nécessité de l'école», avec des présidents de commission scolaire paternalistes qui offrent de réchauffer «les petites mamzelles» au lieu de fournir du bois de chauffage, Laure Gaudreault sera sans cesse ramenée à la nécessité de faire changer l'ordre des choses afin de combattre la «misère imméritée».

Journaliste au *Progrès* du Saguenay de 1929 à 1931, elle recevra des centaines de lettres d'institutrices rurales chaque année: «Toujours les mêmes demandes, les mêmes récriminations: petit salaire, renvois injustifiés, manque de matériel scolaire, discrimination.» Renouant avec l'enseignement dès 1931, elle entreprendra de mettre sur pied une association d'institutrices rurales à même de donner du poids à ces revendications individuelles presque toujours laissées sans suite.

Tout, à l'époque, était à faire et aucune structure n'existait pour faciliter le travail. Certaines femmes, bien sûr, luttèrent pour le droit de vote, mais ce nécessaire combat en laissait d'autres en plan: «Avec son argent, Thérèse Casgrain fait sa grande dame», se dit Laure Gaudreault, mais nous, les institutrices rurales, continuons à vivre dans des conditions déplorables et la misère imméritée.» Curé de la paroisse de Clermont, village où enseigne Laure Gaudreault, l'abbé Félix-Antoine Savard lui met aussi des bâtons dans

les roues: «À titre d'aumônier du syndicat [de la Donohue], il recommande l'harmonie entre les travailleurs et le patronat. Mais c'est facile, la bonne entente avec le patronat, quand on est un ami des Donohue et que l'on fréquente leur camp de pêche chaque année...» Alors, les revendications des maîtresses d'école...

Un autre aumônier syndical, l'abbé Alfred Bergeron, moins grand seigneur que le père de Menaud, s'alliera néanmoins à Laure Gaudreault pour permettre, en 1936, la naissance de l'Association catholique des institutrices rurales de La Malbaie, qui ne cessera, par la suite, de s'élargir, grâce au leadership de sa fondatrice, qui deviendra «une syndicaliste laïque à temps plein, la première personne dans cette situation, dans le domaine de l'enseignement, au Québec».

Même regroupées, ces femmes devront continuer de se battre pour obtenir la moindre concession du gouvernement de Maurice Duplessis, qui les considère comme «un tas de vieilles filles» à qui il ne faut rien céder puisque l'enseignement, n'est-ce pas, est une «vocation». Le bref règne de Godbout, de 1939 à 1944, leur donnera un peu de répit, mais la lutte, ensuite, reprendra, cette fois-ci sous le chapeau de la Corporation générale des instituteurs et institutrices de la province, issue d'un regroupement et ancêtre de la CSQ.

La Révolution tranquille bousculera un peu l'univers de Laure Gaudreault, maintenant retraitée et attachée à un Québec catholique dans lequel les enfants se doivent d'être sages et les enseignants, bien mis («les jeans, c'est bon pour les cultivateurs») et ennemis du jocal. Née pour se battre, Laure Gaudreault, qui trouve désormais que tout va trop vite, ne baissera pourtant pas les bras puisqu'elle fondera, en 1961, l'Association des retraités de l'enseignement du Québec.

«Ce sont les excès», lui fait dire Serge Gauthier, qui rendent souvent les plus grands services aux modérés.» Évoquer son nom, c'est se remettre de la justice en mémoire pour inscrire les combats d'aujourd'hui dans la plus belle des traditions.

louiscornellier@parroinfo.net

Collaborateur du Devoir

LAURE GAUDREULT

LA SYNDICALISTE DE CHARLEVOIX
Serge Gauthier
XYZ éditeur
Montréal, 2005, 176 pages

L'été à l'essai

LOUIS CORNELLIER

Ce que donnent l'été et les vacances, pour ceux qui ont la chance d'en avoir, c'est du temps. Du temps libre. Pour flâner, peut-être, mais aussi pour s'adonner à ces activités essentielles que le temps compressé de la vie travailleuse nous force trop souvent à négliger. Pour tous, ce devrait être du temps pour la famille et les amis. Pour certains, du temps pour les voyages. Pour d'autres, dont je suis, du temps pour le sport. Peut-on aussi souhaiter que, pour le plus grand nombre, la lecture et la réflexion fassent aussi partie du programme et que l'été ne se conjugue pas avec l'insignifiance tranquille? Voici, en tout cas, quelques suggestions de lectures pour les amateurs de farniente nourri aux idées.

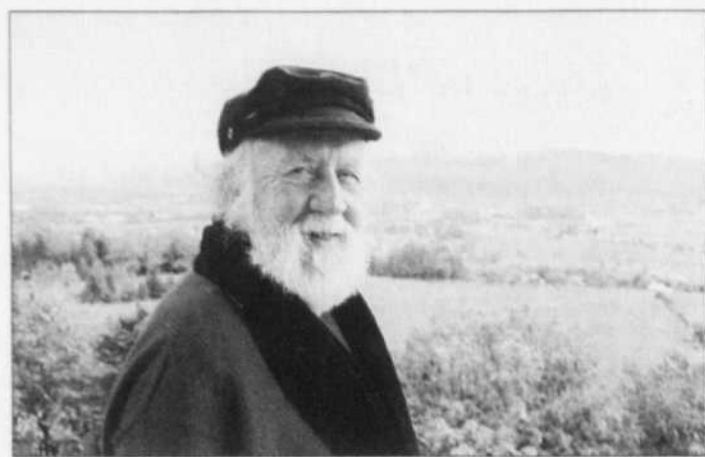
■ Votre parenthèse de vacances sera brève? Eh bien soit! S'il n'y a qu'un livre à mettre au programme, ce devrait être *Petit cours*



d'autodéfense intellectuelle (Lux Éditeur), du professeur Normand Baillargeon. Pour que la langue, les chiffres, vos sens et les médias qui vous donnent accès au monde ne puissent plus vous tromper. Accessible, brillant, instructif et plein d'humour, ce cours d'autodéfense fera de vous un citoyen vraiment critique qui ne s'en laissera plus conter aussi facilement.

■ Il vous reste encore du temps, et la complexité, quand elle est éclairante, ne vous fait pas peur? *La Société des identités* (Editions Athéna), du sociologue Jacques Beauchemin, alors, est pour vous. Pour comprendre que l'éclatement du projet politique de la modernité — la liberté individuelle inscrite dans un horizon commun — en une multitude de corporatismes identitaires — les femmes, les jeunes, les gays, les professionnels, les groupes ethniques — explique bien des blocages sociopolitiques et la molle démobilité qui affecte nos sociétés.

■ Les amateurs de la nature et les voyageurs au long cours devraient mettre dans leur besace les *Chroniques du ciel et de la vie* (Seuil), d'Hubert Reeves. Pour se reconforter dans leur conviction que le mili-



Les amateurs de la nature et les voyageurs au long cours devraient mettre dans leur besace les *Chroniques du ciel et de la vie* (Seuil), d'Hubert Reeves.

tantisme écologiste doit plus que jamais figurer à l'ordre du jour national et international et pour affronter leurs propres contradictions. Prendre la voiture bien climatisée, en appuyant un peu trop sur le champignon, pour voir le plus de pays possible, ce n'est pas, disons, très conforme à l'esprit de Kyoto. Mais à quoi bon sauver la planète si c'est pour s'en priver, rétorqueront-ils peut-être. Grandeur des bons essais; ils ébranlent et font réfléchir.

■ A ceux auxquels le hockey a manqué cet hiver, à ceux qui aiment le sport en général et qui se désolent de le voir sacrifié sur l'autel du commerce et du seul *star system*, aux autres qui refusent de boudier leur plaisir de spectateur en s'aveuglant volontairement sur l'insidieuse barbarie à l'œuvre dans cet univers, on ne peut que recommander la lecture des *Mémoires d'un dur à cuire* (éditions Les Intouchables), du journaliste Mathias Brunet, qui racontent le triste parcours du hockeyeur Dave Morissette. Ils prendront conscience que le sport qui tue n'est pas un horizon lointain qu'il s'agit de prévenir, mais une douloureuse réalité qu'il s'agit, dès maintenant, de combattre.

■ Pour les nostalgiques que la chaleur et l'inactivité estivales ramènent à leur enfance ou, mieux encore, à l'esprit d'enfance, *Mémoires intimes* (BQ), de Louis Fréchette, barde national du Canada français, offrira un baume et un plaisir. En

racontant sa propre enfance, dans le Québec du milieu du XIX^e siècle, le poète, en fait, évoque l'enfance de tout un peuple, le nôtre, pétri à la fois de modestie et d'idées de grandeur, habité par le désir de durer et la conscience de sa fragilité, animé par le goût de l'autonomie et de l'avenir, mais aussi par l'attachement au passé qui l'a fait. Individuellement et collectivement, nous sommes dans ce livre.

Même en restant chez vous — ce n'est pas un péché — vous pourriez, avec ces essais, aller loin, très loin même, et en revenant avec le sentiment d'avoir eu un été bien rempli... d'idées. Avec le goût aussi, peut-être, de vous mettre à l'essai pour de bon et sans relâche. C'est la grâce que je vous souhaite.

Collaborateur du Devoir



SOURCE BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU QUEBEC

Louis Fréchette

WWW.SEPENTRION.QC.CA

CLAUDE COSSETTE

UN LOUP PARMIS LES LOUPS

Roman-réalité

Mieux que Gomery!

«Un loup parmi les loups confirme que, contrairement aux idées reçues, la publicité est souvent bien plus près du pouvoir que de l'art.» Catherine Lachausse, RADIO-CANADA.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Patrick Forget

Sur la manifestation

Le droit et l'action collective

176 pages, 21 dollars

Jacques Salomé

Pour tous ceux qui n'arrêteront jamais de croire en l'amour.

Jacques Salomé

N'oublie pas l'éternité

roman

Albin Michel

des pavés pour la plage

vib éditeur www.edvib.com

DIANE LASCHISE

L'HERMINE MALLAIG

528 p. • 29,95\$

PIERRE CARON

Marie

La résurgence d'une nation

544 p. • 29,95\$

Fabienne Cliff

Le nid du Faucon

464 p. • 29,95\$

BLOC-NOTES

L'encre de Dylan

KAREN RICARD

Il est le dernier des Beats, ou le premier d'une lignée hybride qui s'est hissé dans une classe à part il y a plus de 40 ans. De là à penser que Bob Dylan pouvait nous offrir cet ouvrage bam bam qui a charmé la critique lors de sa publication originale l'automne dernier...

Le premier volume de ces *Chroniques* destinées à former un triptyque voit enfin l'aède électrique tremper sa plume dans l'encrier mémoriel. L'ensemble est très approximativement proustien mais ô combien sensible et réussi.

Dans la spirale du temps

À la linéarité habituelle de ce genre de récit, Dylan préfère les grands battements d'ailes de l'ellipse: n'étaient le lyrisme appuyé et la mélancolie fluide de certaines pages, ce serait peut-être *Highway 61 Revisited* sur papier.

Formées de cinq chapitres, ces *Chroniques* au mouvement circulaire nous transportent du début à la fin des années 60, pointent jusqu'aux années 80 puis replongent à la source. Une constante: les périodes évoquées par Dylan correspondent à des moments vécus loin des projecteurs. Des mémoires d'antistar, l'envers du spectacle.

Narrant ses années d'apprentissage dans le New York du début des années 60, il réanime la bohème et peint un portrait étonnamment juste du Greenwich Vil-



«Je n'ai jamais été plus que ça: un musicien de folk qui scrutait la buée derrière un écran de larmes, dont les chansons flottaient dans une brume lumineuse.»

lage de l'époque: on en oublie presque les ravages de l'embourgeoisement. «Un patchwork déliant: le comique, le ventriloque, le steel band, le poète, une imitatrice, un duo de reprises de Broadway...»

Ames carnavalesques qui se croisent au Café Wha, où Dylan a fait ses débuts. Il errait aussi au

Kettle of Fish, au Gaslight, au Gerde's Folk City: superbe archéologie des rues, on suit le jeune Zimmerman, qui redonne vie à cette terre perdue.

Ses lectures de formation: Voltaire, Montesquieu, Thucydide, Balzac, Ovide. Soit. On retient surtout qu'il s'est mis en bouche la

poésie de Shelley, de Longfellow, de Milton et de Poe: «Je lisais beaucoup de pages à voix haute, j'aimais le son des mots, la langue.» Il aspire à croiser le sonnet avec les refrains vernaculaires de Woody Guthrie, apprend «à débiter Columbus Stockade, Pastures of Plenty, Brother in Korea et If I

Lose, Let Me Lose comme une seule et unique chanson».

La langue impure du barde est plutôt bien rendue dans cette traduction économe de Jean-Luc Piningre — qui a respecté les idiosyncrasies du Zimm.

Rançon de la gloire

À la fin des années 60, le Whitman électrique, devenu père de famille, a troqué le Bowery pour la calme Woodstock. L'humble paradis, berceau des *Basement Tapes*, est assiégé par des fans dégingués. En plus de la gloire, c'est à la fabrication médiatique faisant de lui le «prophète» d'une génération menaçant de tout faire sauter que Dylan a tenté d'échapper. «Je n'ai jamais été plus que ça: un musicien de folk qui scrutait la buée derrière un écran de larmes, dont les chansons flottaient dans une brume lumineuse.» Pour lui, il n'y aura eu qu'une seule armée de damnés à mener vers la lumière: celle des héros du folk, les perdants de l'Amérique, habitants surréels d'une république invisible qui hantent magnifiquement ces pages. Son plus beau militantisme. Il le disait déjà à l'époque: d'aucuns persistent à s'en étonner. Les mythes médiatiques ont la vie dure.

À la fin des années 80, lasses du supplice des Casio des temps nouveaux, les Muses avaient déserté. Le public aussi. «Je me sentais fou, dépouillé, une épave.» Dylan aborde ce passage à vide avec lucidité. Ce chapitre au rythme alan-

gui («Oh Mercy») est l'un des beaux moments du livre. Le Zimm y délire sa patte, insert des pages folles sur la musique et de jolis passages sur la Louisiane, creuset culturel où l'ange est allé réparer ses ailes amochées.

Il y a dans ces *Chroniques* enluminées des portraits tendres et pudiques, parfois plus grands que nature, un peu de l'alchimie de Blake, pour qui le monde tenait dans un grain de sable. Ici, c'est une Amérique quasi engloutie et la quête du fantôme de Billy Lyons en une poignée de pages.

Collaboratrice du Devoir

CHRONIQUES, VOLUME I

Bob Dylan
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Luc Piningre
Fayard
Paris, 2005, 320 pages



Odile Tremblay

Notre chroniqueuse est présentement en reportage à Kigali. Elle sera de retour la semaine prochaine.

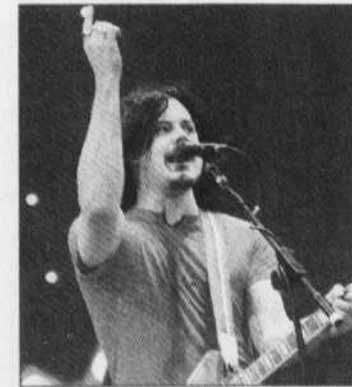
Les mélodies écorchées des White Stripes

BRUNO LESPRIT

Il n'aura pas fallu quatre ans aux White Stripes pour se hisser au sommet. D'un premier album éponyme, manifeste (en rouge et blanc) de minimalisme rock inspiré par le peintre Piet Mondrian au succès planétaire de l'énorme *Elephant* en 2003, le duo mixte formé par les Américains Jack (chant, guitares, piano) et Meg (batterie, filet de voix) White s'est rapidement imposé comme le groupe de rock'n'roll le plus inventif et excitant de ce début de millénaire.

Comment égaliser *Elephant*? Comment rafraîchir une formule (deux instrumentistes se privant volontairement de basse) qui risque de tourner au procédé? La rumeur prétend que le couple de Detroit (Michigan) aurait échoué cette fois à innover, que leur cinquième opus marque un coup d'arrêt dans leur ascension. La rumeur est folle: avec *Get Behind Me Satan*, les White Stripes continuent de planer au-dessus de la mêlée.

Avec un titre pareil («Eloigne-toi de moi, Satan»), digne des angouisses du bluesman Robert Johnson, on pouvait s'attendre qu'ils restent fidèles à leurs amours musicales et à leur iconographie religieuse. La pochette rouge et noir — le pourpre et la cendre, le sexe et la mort — présente le duo se tournant les dos mais les deux joints comme au plafond de la chapelle Sixtine. Meg en entraîneuse de saloon, une pomme de la tentation dans la paume, et Jack White III le catholique, en aristocrate faulknérien, chapeau et redingote. Le groupe puise toujours son imaginaire dans l'Amé-



Le chanteur Jack White, du groupe The White Stripes.

rique post-Sécession et la folk music. Pour lui, l'âge d'or de la musique populaire ne se confond pas avec les années 1960 et les transistors mais avec l'entre-deux-guerres et les postes à galène.

De nouvelles couleurs ornent pourtant sa palette. Les deux premières chansons — les plus audacieuses — vibrent ainsi au son de musiques noires urbaines. Après un roulement de tambour imitant un hélicoptère, *Blue Orchid* réussit l'exploit de marier à de grossiers riffs de guitare électrique à la AC/DC le falsetto de Prince — soit la rencontre inédite du funk et du hard-rock. L'empreinte du Kid de Minneapolis (période *Sign 'o' The Times*) est également forte sur *The Nurse*, bizarrerie au marimba zébrée de rafales de guitares saturées et de coups de cymbale.

En deux coups de force, les White Stripes ont renouvelé leur langage. Plus classiques, les autres compositions évitent toutefois l'autoparodie. Enregistré en deux semaines dans un studio de Detroit équipé à l'antique, *Get Behind Me Satan* a mis les guitares en congé au profit du piano. L'instrument est joué avec la technique brutale de John Lennon pour le martèlement rythmique ou celle de Nicky Hopkins, accompagnateur des Rolling Stones, pour l'ornementation.

L'amour des vieilles pierres, de Gram Parsons — donc du country-rock —, embellit des titres comme *My Doorbell* ou *Forever For Her (Its Over For Me)*. Avec panache, le tandem continue de transfigurer des idiomes aussi usés que le bluegrass (la bourrée *Little Ghost*) et le blues (le grasseyant *Instinct Blues*), le folk (*As Ugly As I Seem*, dont la ligne mélodique est un décalque du *I Believe In You* de Bob Dylan) et le rock'n'roll (*Red Rain*, entre la violence de Led Zeppelin et les imprécations de Janis Joplin).

Cette fois, Jack White a choisi de privilégier les mélodies plutôt que la décharge d'adrénaline, la voix de gorge écorchée plutôt que le cri pulmonaire. Ses précédents disques des White Stripes donnaient l'impression de sortir tout droit du garage punk-rock, celui-ci serait plutôt né dans un bar honky-tonk aux premières heures du jour, quand la solitude reprend ses droits sur l'ivresse.

Le Monde

Une saison dans la vie de François Breut

UNE SAISON VOLÉE

François Breut
Olympic Disk / Tôt ou tard / La Tribu (Sélect)

C'est seulement maintenant que, pour la plupart d'entre nous, François Breut se met à exister, alors qu'elle a 35 ans, un petit garçon qui a pour nom Youri, quelques ex en bagage (dont Dominique A., papa de Youri) et deux carrières menées parallèlement, celle d'illustratrice, notamment de livres pour enfants, et celle de chanteuse pas banale, d'où nous arrive aujourd'hui un premier album qui est en fait son troisième.

Véritable redémarrage, en vérité: *Une saison volée* paraît en France sur une étiquette importante, Tôt ou tard, maison mère des Thomas Fersen, Têtes Raïdes et Vincent Delerm, pour ne nommer que ceux-là. Chez nous aussi, c'est à la meilleure enseigne que ça se retrouve, soit à La Tribu. Les deux albums précédents avaient vu le jour en 1997 et 2000 chez Lithium, étiquette plus confidentielle qui, comme la chanteuse le dit en entrevue, l'a «virée juste avant l'enregistrement d'Une saison volée». Rien ne se passe pour rien. Si c'est avec *Une saison volée* que l'on fait connaissance avec la Normande d'origine et Bruxelloise d'adoption, au-delà des chœurs qu'elle assurait sur les albums de Dominique A., c'est pour le mieux. Cet album est de loin son plus accessible. Elle s'y trouve en bien bel équilibre entre chanson minimaliste et chanson comestible. C'est encore profondément original, mais ça ne cultive pas pour autant l'étrangeté en pot.

Ces chansons-là se retiennent et se fredonnent, qu'elles soient chantées en français, en anglais ou en italien: moi, le degré de rétention, c'est mon critère de base. Si la chanson m'oublie, j'oublie la chanson. Ce n'est jamais le cas ici. Même les deux titres que lui fournit Dominique A., encore et toujours dans les parages, sont à notre portée: *KM 83* et *Contourne-moi* sont un brin bizarroïdes dans le traitement, mais les airs caressent, un peu beaucoup à cause du fort joli timbre de la chanteuse, d'une indolence qui renvoie autant à une



Jeanne Moreau qu'à une Muriel Moreno (celle de *L'Amour à la place*, avec Niagara).

J'avoue un fort faible pour les contributions de l'ami Jérôme Minière, qui fait merveille avec *Une ville allongée sur le dos* (quel titre!) comme avec *La Certitude*, drôle de rencontre entre le thème d'*Amicalement vôtre* et une ballade intimiste. Et ça fonctionne! Jouisserie aussi est la reprise de l'un des premiers succès de Françoise Hardy, *Le Premier Bonheur du jour*, en rumba de film d'espionnage. J'adore ça. En fait, j'aime tout de ce disque et de François Breut. Francofou d'elle, je serai assurément présent au Spectrum le mercredi 3 août, alors qu'elle sera programmée dans la série Hip Rap Rock en compagnie de nul autre que Jérôme Minière.
Sylvain Cormier

CLASSIQUE

RAMEAU

Une symphonie imaginaire. Les Musiciens du Louvre, dir: Marc Minkowski. Archiv 474 5142.

Les quinze dernières années ont vu la très justifiée résurrection médiatique de Jean-Philippe Rameau (1683-1764). Ses opéras sont de plus en plus représentés sur les scènes européennes, attirant les metteurs en scène en vue (Laurent Pelly, Robert Carsen, José Montalvo), qui y trouvent matière à déchaîner leur imagination, et des chorégraphes à la mode, qui parfois y délirent. La fièvre Rameau gagne peu à peu l'Amérique du Nord, comme en

témoigne le succès fulgurant de *Platée* au New York City Opera à l'automne dernier.

Qu'a-t-il de si génial, Rameau? Une part de la réponse se trouve dans ce disque! Marc Minkowski, sans doute le plus grand chef ramiste de l'heure, car doté d'un enthousiasme plus jovial et d'un geste musical plus crâneur que William Christie, a constitué à partir d'extraits orchestraux d'opéras et d'opéras-ballets une sorte de «suite géante» de plus de cinquante minutes. Les dix-sept numéros, particulièrement bien choisis et agencés, démontrent à quel niveau d'inventivité et de non-conformisme œuvrait ce compositeur, tant dans la gravité (*Scène funèbre de Castor et Pollux*, page 2) et dans la peinture des éléments (*Orage de Platée*, page 9) que dans l'exubérance (*Tambourin des Fêtes d'Hébé*, page 12). Partout, la direction de Minkowski pétillait d'esprit et son orchestre répond instantanément, avec justesse et une palette dynamique saisissante. Un des grands disques de l'année.

Christophe Huss

ÉLECTRONIQUE

SOLARIUM DELIRIUM

Cirque du Soleil
(Cirque du Soleil - Musique)

Au premier abord, le commentaire est difficile à réprimer: l'empire de Guy Laliberté est bien en retard — de quatre ans au moins — avec cette compilation électronique actualisant les musiques de ses nombreux spectacles! Une mise en lecture plus loin de ce double album, l'impression, malheureusement, persiste. Lancé en grande pompe jeudi dernier, ce «délire solaire» vient couronner, avec des tonalités binaires, les 20 ans du Cirque du Soleil, en mettant de côté, sur ces deux galettes, l'aspect innovateur, précurseur et pertinent qui a pourtant fait sa renommée. En 19 compositions, les univers sonores connus de *Dralion*, *Mystère*, *Corteo* ou encore *KÀ* et *O*

s'y distillent sur fond d'électrolounge contemporain prévisible dans toute sa redondance, qui résonne depuis maintenant quatre ou cinq ans. On se prend alors à sourire devant le *Kumbalawé* devenu chant tribal sous les échantillonneurs un brin pop du DJ Roger Sanchez ou au contact d'un geste musical plus crâneur que William Christie, a constitué à partir d'extraits orchestraux d'opéras et d'opéras-ballets une sorte de «suite géante» de plus de cinquante minutes. Les dix-sept numéros, particulièrement bien choisis et agencés, démontrent à quel niveau d'inventivité et de non-conformisme œuvrait ce compositeur, tant dans la gravité (*Scène funèbre de Castor et Pollux*, page 2) et dans la peinture des éléments (*Orage de Platée*, page 9) que dans l'exubérance (*Tambourin des Fêtes d'Hébé*, page 12). Partout, la direction de Minkowski pétillait d'esprit et son orchestre répond instantanément, avec justesse et une palette dynamique saisissante. Un des grands disques de l'année.

Fabien Deglise

MOUVEMENT

Alain Vinet
(Cirque du Soleil - Musique)

L'homme est connu des inconditionnels des nuits blanches de Montréal. Et ce depuis les 25 ans qu'il passe à conjuguer son époque avec les sonorités électroniques du moment. Le DJ Alain Vinet signe ici une sorte de mise en boîte de ses soirées hebdomadaires baptisées *Mouvement* servies aux clients du Circus Afterhours. Un virage périlleux, sur une étiquette qui laisse souvent perplexe et que l'alchimiste de l'échantillonnage arrive toutefois très bien à négocier. En deux services, *Day By Day* et *Night By night*, Vinet se montre donc en parfait contrôleur de son univers, dont il maîtrise très bien les codes tout comme les rythmes qui plaisent ou induisent des déhanchements. Côté jour, la recette est prévisible, avec ses touches pleines de joie qui rappellent ses expériences passées dans plusieurs clubs de la métropole. Le soir tombé (comprendre: sur le volume 2), ces créations se font plus sombres et intenses, exprimant toujours ce goût de la fête et de l'abandon qui a fait la marque de commerce de ce DJ. Au final, rien n'étonne, ni ne détonne, mais tout finit par plaire.
F. D.

CONFÉRENCE

SAINT AUGUSTIN DE THAGASTE
D'une rive à l'autre de l'Empire Romain

présentée par la Librairie Monet et Les Amis Algériens des Lettres et des Arts de Montréal

Pour réserver, veuillez contacter
Anne-Pascale Lizoite au
514-337-4088 poste 213
courriel: annepascale@librairiemonet.com

Le samedi 18 juin de 14h00 à 16h00

Librairie Monet 2752, de Salaberry · Galeries Normandie · Montréal, Qc · H3M 1L3
(514) 337-4083 · www.LibrairieMonet.com

INSULAIRES
CHRISTIANE LAHAIE

CHRISTIANE LAHAIE
Insulaires
nouvelles
Réédition poche
136 pages, 10,95 \$

LA VIE PASSE COMME UNE ÉTOILE FILANTE : FAITES UN VŒU
DIANE-MONIQUE DAVIAU

DIANE-MONIQUE DAVIAU
La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu
nouvelles
Réédition poche
182 pages, 14,95 \$

L'instant même NOUVELLES ROMANS ESSAIS